

CLEMARAIS DANS LA GUERRE

(1943 - 1944)



Albert FURST

1977

PREFACE

Si Clémarais nous était conté... !

Le passé de la seigneurie et du château l'ont été grâce à des travaux d'histoire locale.

Mais voici que Clémarais, illustrée jadis par tant d'hommes de guerre, retrouve en 1943-1944 sa vocation de place forte et devient le refuge d'un groupe de résistants.

Clémarais, choisie à cause de sa position isolée du village d'Aubange, voit dans la clandestinité s'estomper son nom qui se transforme en « château d'If ».

La vocation première de Clémarais reste l'accueil et nombre de réfugiés y trouvent la porte ouverte sur le chemin de la Liberté.

Après 33 ans, Albert Furst, de Bébange qui fut un des membres du service secret « Socrate », nous raconte en un style attachant le récit non violent de ces moments pathétiques et historiques.

Pour les Aubangeois, ce sera une découverte.

L'épopée des résistants qui se cachaient au château de Joseph Mathen leur était totalement inconnue.

C'est pour eux et pour tous ceux qui s'intéressent à la Résistance que cette page glorieuse a été écrite.

Elle l'est grâce aux souvenirs d'un de ces excellents écrivains Albert Furst : qu'il en soit profondément remercié !

M. MULLER,
Curé d'Aubange.

AVANT-PROPOS

La Résistance a pénétré dans les milieux aubangeois, depuis pas mal de temps, quand les premiers hors-la-loi franchissent le seuil du château de Clémarais, dans son site tellement discret à la lisière du village et dont le propriétaire est l'instituteur M. Joseph Mathen, père de l'actuel évêque de Namur-Luxembourg, Mgr Robert-Joseph Mathen.

A l'époque, votre serviteur s'imagine œuvrer en solitaire, ce qui est sécurisant mais très présomptueux.

Pour insuffler à mon récit, le rythme de vie d'alors, j'ai pris la liberté de le rédiger à la première personne. Vous m'en excuserez certainement... ; la Résistance est toutefois une rébellion « collective » contre la loi de l'Occupant.

A Aubange, comme partout, ce sont les services de renseignements qui fonctionnent en premier lieu. Leurs agents fondent ultérieurement des groupements de Résistance. Objectifs communs : aider les réfractaires belges, les déserteurs du Grand-Duché et de Lorraine, saboter les voies de communications, rapatrier des aviateurs alliés, etc... Une minorité dispose d'armes ou en recevra.

Aubange est souvent concerné par Athus et vice versa. En 1940, M. Joset (1), fondateur du M.N.B. (Mouvement National Belge), prend contact avec les demoiselles Jeanne et Gabrielle Arend, 35, rue J.-B. Arend à Athus, dans le but de créer une ligne de renseignements et d'assurer un abri à des fugitifs. Les premiers hommes à faire passer en Espagne, se présentent en 1942.

Par ailleurs, dans notre région, le terrain est déjà occupé par le service Bayard, qui étend ses antennes sur le Grand-Duché du Luxembourg, la Rhénanie et le bassin de Briey. Il dispose de contacts directs avec Londres ; l'un situé à Liège et l'autre à Florenville. Voilà les horizons d'où nous vient l'espoir et les points vers lesquels s'achemine une moisson d'observations militaires, économiques ou autres.

En 1941, M. Emile Lorgé devient à Aubange l'homme du service « Clarence ». Cette filière est mise sur pied par Walther Dewé qui fut, durant la guerre de 1914 à 1918, le chef du célèbre réseau de la « Dame

(1) Camille Joset (1879-1958) repose au cimetière d'Arlon.

Blanche ». M. Lorgé, directeur des écoles d'Aubange, travaille entre autres avec Yvon Lambermont et la mère de celui-ci. Chez les Lambermont, où le père est un responsable de la société d'électricité « Linalux », existe une boîte aux lettres dont le nom de code est « Scarlatine ».

Ensuite M. Lorgé franchit un autre grand pas. Il se fait le promoteur de groupes d'actions : c'est « L'Armée de la Libération ». Son Etat-Major se compose d'Arlonais : MM. Vaillant C., Thonet M., Alberty J., Hallet P., Mauquoy F., Laurent Ch. et Mme Convent.

Il arrive que, suite à des arrestations, l'Armée de Libération soit coupée de l'Autorité Supérieure... et soit désemparée mais une besogne de pionniers reste accomplie ; le groupement en suscitera d'autres.

D'après un rapport du 21.4.1945, adressé par le secrétaire du Groupe I de l'A.S. (Armée Secrète) au commandant du secteur 7, le relais est pris par les « Brigades Blanches Luxembourgeoises ».

Lorsque ces dernières sont décimées, que leur chef, le lieutenant Lorigenne aura trouvé la mort en défendant le camp d'Ebly, un Comité Directeur se constitue : ainsi naît « L'Armée Secrète des Ardennes », en abrégé A.S.A. Un sous-groupe est créé à Aubange et se maintient jusqu'à la Libération. Ses membres n'ont-ils pas oublié, que leur père spirituel est M. Lorgé, ce catalyseur d'énergies ?

En juin 1943, l'A.S.A. s'abouche avec un officier arlonais, le Commandant Piton, le survivant de la « Légion Belge ». Après l'incarcération de celui-ci, l'A.S.A. entre en rapport avec le major Honoré, dirigeant de l'A.B. (Armée Belge). De cette fusion est issue l'A.B./A.S.

Pour en revenir exclusivement à la Résistance aubangeoise, rappelons qu'une de ces plus nobles figures est celle de M. Arthur Schmit, secrétaire communal. Quelques hauts faits illustrent ses activités : il cache à Aubange, pour le compte du juge Jungers, les archives du tribunal d'Arlon ; il radie dans le Registre de l'Etat Civil des noms de jeunes hommes, afin de leur éviter de partir travailler de force en Allemagne ; il cache des Juifs d'Arlon, notamment le marchand de chevaux de la rue Scheuer ; il aide des déserteurs grand-ducaux à passer la frontière et les cache... Son exploit, le plus piquant, est administratif : c'est d'avoir, dans ses registres, fait passer de vie à trépas, M. Joseph Meyers, Commandant de la gendarmerie d'Aubange. En mai 1940, M. Meyers s'est replié en France, en compagnie des gendarmes d'Arlon.

Des aventures d'espionnage, datant d'avant la guerre (1), l'empêchent de rentrer au pays et il part pour l'Angleterre où il s'enrôle dans la Pré-vôté belge.

(1) Affaire Kühn-Klepper et affaire Wodack.

Joseph Meyers a reçu la « Croix des Evadés 1940-1945 », le 17 mai 1947.

Devant l'obstination des policiers allemands qui le relancent sans cesse à propos du cas Meyers, M. Schmit en attrape marre... et c'est ainsi qu'il est amené à prendre sa décision.

Certains Résistants aubangeois sont inusables et réussissent à dépister toutes les recherches de l'ennemi. Par exemple, M. le vicaire de la paroisse, Marcel Albert, il a été reconnu Résistant pour la période du 1.6.41 au 30.9.44.

Encore un autre prêtre s'impose à notre attention, Yvon Lambermont, dont il est déjà question ci-dessus et qui, actuellement, est professeur à l'Ecole libre de Longwy-Bas. Etant donné son appartenance à « Clarence », il est condamné à mort par les Allemands en avril 1944. C'est une condamnation par défaut, car Yvon Lambermont s'est planqué à temps... à Aubange, à Verviers et puis en novembre 1943, il disparaît dans la nature...

Les groupements de Résistance ont besoin d'imprimeurs. Au début de 1941, le M.N.B. fait imprimer des tracts chez M. Clément Agnessen. Spécialement des feuillets à distribuer dans tous les foyers, appelant à la générosité à l'égard des hors-la-loi. Les nouveaux clients de M. Agnessen ne sont pas n'importe qui. Voyez leurs noms et leur qualité : M. Maurice Tock d'Arlon, M. l'abbé Goffinet de Musson (fusillé par les Allemands), M. l'abbé Ley curé de Battincourt, M. l'abbé Marcel Albert vicaire de la paroisse.

Si la Résistance est à même de résoudre ses problèmes spécifiques, elle est impuissante à consoler les gens qui ont au loin un être cher.

Ce n'est d'ailleurs pas sa mission... Mais personne ne peut se cacher qu'Aubange a payé un lourd tribut en prisonniers civils ou politiques : André Henrion, Marcel Delvaux, Eugène Henrotin, Nicolas Schleimer et Paché. La localité compte également vingt-sept prisonniers de guerre séjournant toujours en Allemagne. Et des mères tremblent quand, la nuit passent, les armadas de bombardiers alliés. Si le cœur du Résistant se réjouit à la musique des moteurs, il souhaite ardemment que soient épargnés les siens amis. Douloureuse contradiction !...

Parmi ceux qui n'oublient pas les prisonniers de guerre, il y a la J.O.C. Avec l'appui de l'abbé Emile Renaud d'Arlon, qui verse lui-même un subside et celui de René Rottiers, son président, elle organise des collectes destinées à financer l'envoi de colis.

... Nous nous éloignons quelque peu de notre sujet. A-t-on épinglé ce fait que cinq groupements de Résistance ont pu surgir d'une population relativement peu élevée en nombre : 2.400 habitants environ, de 1940 à 1945 ? Quel beau pourcentage d'authentiques patriotes ! Ces groupements sont les suivants :

1. L'organisme de renseignements dont le chef est M. Emile Lorgé.
2. Le F.I.P.A. (Front de l'Indépendance — Partisans armés) avec comme chef M. Auguste Hanzir, cordonnier, qui est secondé par le lieutenant des douanes en matière de presse clandestine.
3. Les Réfractaires de M. Joseph Mathen du château de Clémarais, soutenus par le réseau « Socrate ».
4. Les Insoumis : chef local le Dr Neyens. Leurs activités sont centrées plutôt sur Athus où se trouve M. Luttgens, leur chef provincial et sur le camp établi dans les minières de Halanzy-Musson. Au martyrologe de la guerre figurent deux de leurs membres aubangeois : Julien Burton et Norbert Van Brabant tombés les armes à la main, le 3.9.1944, au pied de la côte d'Aubange. Des Aubangeois sont réfugiés dans les minières : Norbert Less et Pierrot Poles.
5. L'A.S.A. (Armée secrète des Ardennes). Une intensification du recrutement et une nouvelle définition des objectifs marquent la fin de 1943. Ses effectifs maintiendront l'ordre et la sécurité tant que faire se peut, juste avant et après l'arrivée des Américains.

Un mot au sujet de la troupe, au sein de ces cinq formations. C'est pour lui rendre hommage en bloc. Car il m'est impossible de citer le nom de chacun. Je me demande s'il y a eu beaucoup de soldats plus valeureux et plus disciplinés qu'eux. Et ce serait une erreur de les assimiler à ceux qui sont intervenus à la onzième heure, sans réfléchir et dans la précipitation.

Je rends hommage aux Résistants que j'ai côtoyés personnellement au château de Clémarais, et principalement à M. Joseph Mathen sans l'autorisation de qui « Socrate » n'aurait pu réussir si bien à Aubange.

Evoquons pour terminer Josse Alzin. Natif d'Aubange (en 1899), il est prêtre-écrivain et prisonnier politique. Vers le milieu de 1943, il s'engage totalement et dans la Résistance et dans le Renseignement. Une des conséquences (... bien lointaine) de son influence et de son enthousiasme, c'est que je sois à même, aujourd'hui, de pouvoir vous conter le château de Clémarais en guerre (1).

(1) C'est dans une dépendance de ce château que naquit, le 30 décembre 1916, Mgr Robert-Joseph Mathen, 28e évêque de Namur.

En 1961, M. Joseph Mathen revendit sa propriété à M. J. Coos de Messancy qui entreprit la restauration.

M. Jean Dewez loua le château, en 1967, et le transforma en hôtel-restaurant.

Un an plus tard, en 1968, la commune d'Aubange achète une aile de l'ancien château de Clémarais et 4 ha 65 a de terrain en vue d'y installer un centre récréatif.

CHAPITRE I

LA RESISTANCE SE PREPARE (1943)

C'était l'été ! En 1943 !

1943 s'annonce et avec lui l'Armée Blanche.

Un émissaire se présente à la cure de Bébange. C'est un Arlonais, Roger Mathen, fils d'officier de carrière. Il est encore un inconnu pour moi. Comme le temps est beau, il est en bras de chemise. Je précise qu'il s'agit d'une chemise blanche et il porte d'ailleurs aussi des bas blancs. Un signe de reconnaissance, peut-être...

Il vient sonder le terrain en vue d'effectuer du recrutement.

Quelques jours plus tard, deux jeunes Hollandais se réfugient à Bébange, qui est vraiment le petit trou perdu au milieu de ses bois et de ses champs. Chris et son camarade sont envoyés à M. l'abbé Josse Alzin, par le Père Pistiers, supérieur des Pères Maristes de Differt, qui est lui-même Hollandais. Ils sont transfuges d'un camp de l'Armée Blanche installé dans la forêt non loin de Saint-Léger. Quelques tentes se dressent, en effet, dans une clairière.

Le lendemain, coup de théâtre. Un homme d'un certain âge, de belle stature, coiffé d'un chapeau de paille, monte à grands pas la route du village. Il pousse une bécane. Je m'aperçois qu'il va sonner à la porte du presbytère.

L'abbé lui ouvre personnellement. La discussion s'engage aussitôt. Puis, je vois repartir le personnage, la figure drôlement allongée et il grogne entre les dents.

M. Jacques Nizet de Lagland — j'apprends son identité plus tard, —, tient un café isolé en lisière de forêt, à Lagland, près de Châtillon. Il se dit responsable de la sécurité des Hollandais et les accuse de désertion.

Subitement, je ne revois plus ces deux jeunes gens. En réfléchissant, il me semble qu'un retour au camp soit exclu.

Un autre représentant de l'Armée Blanche vient à son tour réclamer Chris et son copain. Cela se passe mieux cette fois.

Le nouveau venu est Jean Kayser d'Arlon. Je le connais, c'est un ancien scout, je l'ai côtoyé naguère dans un camp organisé à l'échelon provincial. Il affirme avoir sous ses ordres, les deux Hollandais. Qu'on les lui restitue ! C'est une question de sécurité. Mais il arrive trop tard. Nous nous sommes quittés après un dialogue amical.

Et je vois s'éloigner ce sympathique géant, portant moustaches, je suis gagné par son enthousiasme.

Plus rien ne retient Josse Alzin qui me confie que le Frère Colom-ban, de l'Institut Sainte-Marie d'Arlon, un de mes anciens et bons professeurs, joue un rôle important dans la Résistance. Il me conseille de le contacter bien que nous n'ayons pas de projet très clair au départ.

Je dispose de beaucoup de liberté. A l'époque, je travaille à l'usine métallurgique d'Athus. Mes prestations sont fixes : de 7 à 14 heures et aucune obligation professionnelle pendant les week-ends.

Avec Josse Alzin et Frère Colom-ban.

Tous mes loisirs sont consacrés à des activités culturelles et littéraires, aux côtés de Josse Alzin, prêtre-écrivain, alors curé de Bébange.

Nous envisageons de créer un lieu de rencontre pour artistes et écrivains. A cet effet, M. le curé Alzin loue une maison au centre du village, une grosse maison entièrement vide précédée d'un jardin. Elle appartient à un autre prêtre : l'abbé Pierre Reuter, enfant du pays et curé à Hautfays depuis 1933.

En fait nous créons un Q.G. à notre modeste échelle, une base de départ. Alentour, il y a de bucoliques jardins et vergers. Si derrière s'étendent des prairies en rase campagne, le bois n'est pas si loin. Nous sommes à sa porte. Des allées et venues clandestines sont possibles la nuit. L'un ou l'autre voisin a forcément ses yeux braqués sur nous mais les paysans savent généralement tenir leur langue.

Nous arrivons au début de juillet 1943. Je prends directement contact avec Frère Colom-ban, dans le civil Joseph Van Herzeele, un solide et sympathique tempérament de Flamand dont le meilleur ami est un pur Wallon, Frère Pierre, une tête de ligne dans un service de renseignements.

Il y a quelques bonnes années que je n'ai plus vu Colom-ban : je suis sorti de sa classe, en fin d'études, en juillet 1937.

Je retrouve le même homme qu'autrefois. Aux environs de la cinquantaine, presque chauve, à la grosse voix joviale.

Je suis entré dans la cour d'honneur de l'Institut Sainte-Marie sans passer par la conciergerie. C'est déjà les grandes vacances. Toutes les portes sont ouvertes, tout semble désert en plein jour.

Je sais que la chambre de Colom-ban jouxte la chapelle. Je jette un coup d'œil au clocheton, c'est instinctif ; je grimpe l'escalier.

Une porte s'ouvre à l'improviste, voisine de celle à laquelle je m'apprête à frapper. Je reconnais Frère Ferdinandus qui me dit tout de go : « Il est là, entrez ! » Je constate donc que, dès avant d'avoir franchi le seuil du repaire de Colom-ban, je suis repéré par un chien de garde, photographié dans sa mémoire. Et je puis vous garantir qu'il ne m'oublie plus.

Une rencontre décisive.

Mon ancien professeur est assis à son bureau chargé de bouquins. Il fume la pipe comme souvent. Il se tourne vers moi et me salue chaleureusement. J'ai l'impression qu'il m'attendait et pas une fraction de seconde il ne me marchandait sa confiance. Un vieux fauteuil me tend les bras. « Installe-toi, dit-il, bien que ce ne soit certainement pas ton genre ». Tout de suite, il entre dans le vif du sujet.

« De nombreux jeunes, belges et grand-ducaux, cherchent à se soustraire aux réquisitions allemandes. Il faut que nous puissions les accueillir et assurer leur subsistance. Plus tard, nous utiliserons certainement leurs services... La nuit, il y en a qui franchissent en groupe la frontière dans les parages de Sterpenich. Beaucoup de Grand-Ducaux refusent de servir dans la Wehrmacht et d'autres moins âgés ne tiennent pas à être embrigadés dans le Reichsarbeitsdienst (le RAD : Service du travail pour jeunes Nazis) ».

« Je te demande d'organiser une centrale de réfractaires dans ta région ».

Il prend une carte, désigne trois communes : Habergy, Messancy, Aubange. Elles ont des dépendances : Differt, Turpange, Longeau et Guelff. Ainsi mon terrain d'action est délimité, au moins en ce qui concerne l'aide aux réfractaires.

« Il ajoute : tu as carte blanche. Tout est à faire. Mais tu as mon soutien : en outre, tu recevras chaque mois 20 feuilles de timbres de pain et autant pour la viande. Il nous faut aussi aborder l'aspect financier de l'entreprise. Nous verrons ça plus tard... Pour l'installation matérielle, je te conseille de t'assurer l'aide de quelques bienfaiteurs ».

Nous réfléchissons.

« As-tu un vélo me demande-t-il ? Je réponds que non, les pneus sont introuvables ou hors prix. Il réplique : il faut t'en procurer un. C'est indispensable. Songe à tous les déplacements que tu dois effectuer : garder le contact avec moi, visiter journallement ta centrale, rester en rapport avec ceux des Illégaux que tu parviens à placer dans les fermes. Et j'en passe... » Mais il prêche devant un convaincu.

Au cours de notre conversation, je l'informe que Josse Alzin voudrait lui parler à propos du lancement d'un journal clandestin. Il me donne une date : fin du mois, dans la soirée. Il promet de nous faire rencontrer d'autres Résistants intéressés par le même problème.

Je rentre à Bébange et rends compte à Alzin. C'est une époque où nous partageons encore nos secrets, installés dans notre maison d'où nous pouvons agir librement et directement.

Dans l'engrenage.

Acquérir un bon vélo, ça n'a l'air de rien. Je subis deux échecs... Je manque de pratique... Finalement, je parviens à enlever une bécane toute neuve, que je démonte complètement pour pouvoir mieux la peindre en noir. Même autour du guidon chromé, j'enroule de la toile isolante noire. Tous les engrenages sont graissés convenablement de telle façon que, dans la nuit, pas un grincement ne s'élève, que seul soit perceptible le chuintement des pneus.

Mes deux échecs dont question ci-avant, se sont finalement révélés fructueux. Je lie connaissance avec le curé de Wolkrange, Charles Gangler; il a un cœur d'or cet homme qui n'aurait jamais voulu perdre sa bicyclette et il nous fait cadeau d'un paquet de couvertures, denrée elle aussi introuvable à l'époque.

Au couvent de Differt, autre lieu d'opération où se trouve[?] à ce moment-là des vélos, mais hélas gardés par l'œil vigilant du vieux et vénérable Père Verly, j'obtiens l'équipement garnissant le local scout c'est-à-dire encore un peu de matériel de couchage, des bancs et une batterie de cuisine.

Sous peu, nous passons aux choses sérieuses. Fin juillet, Alzin et moi partons dans la soirée prendre le train à Turpange. En gare d'Arlon, deux Feldgendarmes sont postés à la sortie et ont l'air de contrôler tout et rien. Je n'aime pas ça.

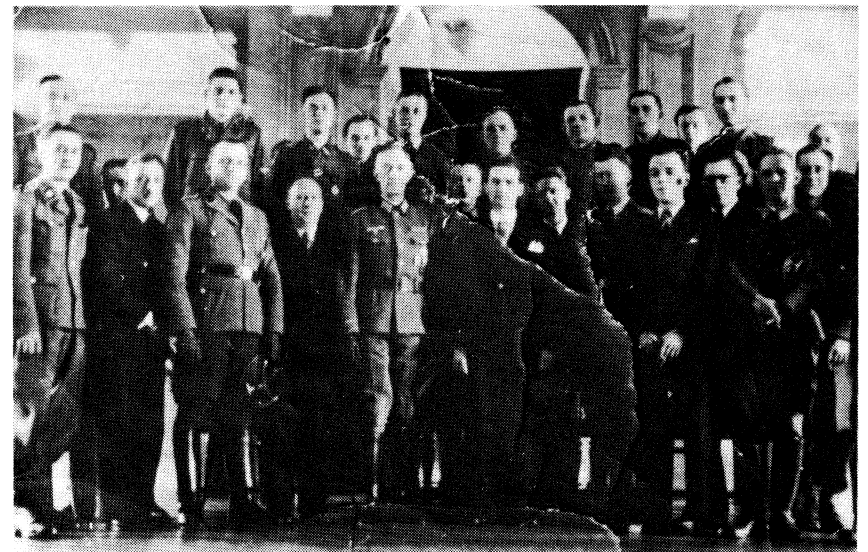
Il fait encore clair. Nous entrons dans une pâtisserie proche de la station de chemin de fer, histoire de boire un « café ersatz ». Hélas ! nous ne sommes pas sûrs d'être les bienvenus. Il y a des officiers boches presque à toutes les tables du salon de consommation. Certains sont accompagnés de jeunes femmes. Mes yeux se tournent vers les portemanteaux où pendent des ceinturons, des dagues et des étuis à revolver contenant l'arme. Curieuse ambiance relax... mais pas pour tout le monde.

Avec l'obscurité qui commence à se répandre, nous prenons le chemin de l'Institut Sainte-Marie. La réunion ne se déroule plus dans la chambre de Frère Colomban, mais à la section des Modernes, dans un local d'études des professeurs, situé au bout d'un couloir du premier étage.

Josse Alzin communique à Colomban, pour approbation, le titre de notre futur journal clandestin : LA FUSEE.

Alzin parle de l'impact qu'aura cette publication sur le moral des bons ou mauvais citoyens, tandis que Colomban se soucie des fonds à rassembler, du papier à obtenir et d'un imprimeur.

Alzin et moi pensons aux autres Résistants qui auraient dû nous rejoindre. « Ce n'est que partie remise » dit Colomban.



A Arlon, en 1943, au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville.

Au centre (avec une pochette blanche), Lucien Eichorn, bourgmestre d'Arlon.
A sa droite, le Major Lippert de la Wehrmacht, Kreis Kommandant d'Arlon qui aurait été mêlé à l'arrestation de Josse Alzin, le chef de la Gestapo Müller étant en permission.
Puis, en civil, Louis Ambroes.
A sa gauche, l'échevin Léopold Maas (avec une tache sur la joue).

« La Fusée » — Premier numéro.

Il y a au programme, ce soir, une visite de centrale de réfractaires. En passant par la propriété des Maristes d'Arlon, nous aboutissons à la rue des Deux-Luxembourg, au numéro 45, chez Monsieur U. Orban, professeur de sixième moderne à l'Institut.

Ce dernier est un personnage affable, aussi enthousiaste que discret. Son épouse est présente. Nous sommes conduits dans une chambre située à l'étage, où nous découvrons un gars d'environ vingt-cinq ans, un Bruxellois, chauffeur de camion de profession et qui n'aspire qu'à une chose, rejoindre des hommes armés dans les bois.

Nous lui disons qu'il pourra bientôt tromper l'attente par la lecture d'un journal clandestin...

Il nous apparaît que le grand problème des centrales, c'est la clausuration. Il incombe aux contacts extérieurs d'organiser les loisirs et de trouver les moyens aptes à soutenir le moral des hommes. Nous faisons le tour d'autres sources de difficultés.

Un exemple : le va et vient qui peut éveiller l'attention des voisins. Donc il vaut mieux ne pas avoir de voisins directs.

La conclusion de notre entrevue est que la Résistance doit croître au sud d'Arlon, notamment dans le coin où est implanté le « Sprachverein ».

Avant de nous quitter, U. Orban me signale que la recherche du ravitaillement pour son ménage et sa centrale, le conduit de temps à autre à Bébange et à Athus où il a de la parenté.

La première grande réunion relative à « La Fusée » se tient finalement au mois d'août 1943. Elle a lieu dans la salle d'études évoquée précédemment. Colomban préside. Sont encore présents : Josse Alzin, Frère Basile (dans le civil M. Graas), Roger Mathen d'Arlon, l'adjudant Vloeberghs et moi-même. Inutile d'ajouter que nous sommes entre amis et qu'il n'y a pas de préséances.

Colomban nous annonce que la question financière est résolue. Aucun d'entre nous, ne sait qu'il est le grand argentier de la zone V de

l'Armée Secrète (une organisation militaire patronnée par Londres et des officiers non captifs de l'Armée belge).

Roger Mathen nous assure qu'il a trouvé le concours d'un imprimeur. Il est seul à le connaître et il est évident, dès lors, que c'est lui qui assurera le contact entre la rédaction du journal et cet imprimeur.

Josse Alzin est choisi d'emblée comme rédacteur en chef, le cas échéant il peut être suppléé par Frère Basile. Personnellement, je suis chargé de rédiger des billets destinés à la jeunesse. Quant à Vloeberghs, homme d'action, il apportera des nouvelles des maquis et même, en s'entourant de précautions, de leurs activités.

Car le journal est destiné à soutenir le moral des illégaux autant que celui du public.

Le débat se déroule à présent sur des détails : format, nombre d'exemplaires à tirer, organisation de la distribution.

« La Fusée » sera essentiellement répandue dans le Luxembourg belge. Elle aura un format de poche et sera typographiée.

A Josse Alzin, un des inspirateurs de l'entreprise, revient l'honneur de dessiner le titre qui sera gravé dans du lino.

Nous décidons que, vu les risques, nous n'aurons plus de contacts entre nous, à cette exception près que Josse Alzin et moi-même apporterons régulièrement la copie à Colomban.

Il apparaît donc, à première vue qu'il n'y a pas de lien d'organisation entre le lancement de « La Fusée » et la mise en marche de la centrale d'Aubange.

Mon supérieur hiérarchique est uniquement Colomban. Josse Alzin est le conseiller moral combien précieux pendant un certain temps.

Le premier numéro de « La Fusée » sort au cours de l'automne 1943.

J'apprends seulement après la Libération qu'il a été imprimé par M. Auguste Decker, d'Arlon.

On peut dire que ce père de famille assumait la part de travail la plus périlleuse et il me fait penser à l'esprit de résolution calme et sûr de M. Joseph Mathen d'Aubange...

La centrale de réfractaires de Clémaraïs.

Je rappelle que je travaille à l'usine d'Athus de sept à quatorze heures. A Athus, j'ai l'occasion de nouer des amitiés. Ici, je pense à Jules Claude. Il est commerçant dans la Grand-Rue d'Athus. Lui-même et son frère ont travaillé pour le réseau de renseignements « La Dame Blanche » pendant la première guerre mondiale.

Je m'étonne de trouver souvent chez lui deux jeunes Grand-Ducaux : Jean et Amédée.

C'est un moment où les bases de notre groupe de réfractaires ne sont pas encore jetées.

L'action de recrutement commence seulement vers la mi-septembre 1943. Pourtant depuis juillet, j'ai déjà pris contact avec Maurice Munster de Turpange ; jusque-là je ne vois en lui qu'un distributeur possible de « La Fusée ».

Dans un premier temps, je parviens à m'assurer les concours suivants : outre celui de Munster déjà cité, celui de Prosper Hames, boulanger et homme précieux en tous domaines chez les Pères Maristes à Differt, puis celui de Nicolas Noël, de Longeau qui est un camarade de travail à l'usine et enfin, celui de Jules Claude, d'Athus dont je ne mesure pas encore l'importance.

D'autre part, Josse Alzin m'introduit dans une famille de cultivateurs à Habergy, les Tibesar, où je rencontre deux solides garçons.

Tout le monde s'engage à fournir, dans la mesure du possible, du ravitaillement, des renseignements locaux. De plus, les Tibesar acceptent d'héberger un réfractaire.

Toutefois la pièce maîtresse sur notre échiquier est M. Joseph Mathen, instituteur à Aubange, propriétaire du château de Clémaraïs. Josse Alzin, qui est Aubangeois, pense que M. Joseph Mathen acceptera d'abriter une centrale. Ensemble, nous allons lui rendre visite.

Je me souviens bien de cette démarche, par un jour d'octobre frisquet, en fin de matinée. Nous sommes reçus dans le salon ; M. Mathen est entouré par son fils Fernand et ses deux filles, Louise et Thérèse.

MUSEES
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025

Nous allons mettre en jeu la sécurité d'une famille entière. Si au premier moment, nous ne mesurons qu'imparfaitement la gravité de ce que nous demandons aux Mathen, le père de famille, lui, le réalise parfaitement.

Josse Alzin dit, en jetant dans la balance tout le poids de son influence : « vous avez certainement dans ce château, un local susceptible d'abriter en permanence des jeunes gens pourchassés par les Allemands ». M. Mathen répond que oui. C'est sans équivoque, il accepte librement. Mais il est aussitôt curieux de savoir comment fonctionne notre centrale ? Nous lui donnons les explications nécessaires. Il émet une réserve : « Pas d'hommes armés ». En quoi, il fait preuve d'une grande sagesse, comme l'avenir le démontrera.

Et je le rassure, en lui promettant formellement de ne pas introduire d'armes dans le château.

Le grand pas est franchi, parce que nous avons eu le privilège de rencontrer un homme conscient de ses devoirs ayant le courage de mettre ses convictions en pratique.

Il ne reste plus qu'à faire fonctionner notre organisation. Bien des péripéties nous attendent. Nous apprenons la patience, la discrétion, parfois la frousse... mais aussi la difficulté d'accorder les caractères d'hommes jeunes vivant en vase clos.

La vie de réfractaire.

Pendant la période préparatoire à l'ouverture de la centrale, je reçois une étrange visite. Il s'agit d'un jeune homme athusien qui se présente comme étant M. Theuwis. Il me demande sans ambages, à pouvoir entrer dans l'Armée Blanche. Je suis obligé de lui dire que j'ignore ce qu'est cette armée. Il s'apprête à s'en aller en ayant l'air peu convaincu. Tout à coup, il me tend un poignard de la jeunesse hitlérienne, au manche frappé de la croix gammée.

Plus jamais, je n'ai revu cet inconnu. Avec le recul du temps, je suis encore intrigué. Aucun de mes agents, sauf mon ami, Lucien Schmit dont je parle plus loin, ne connaît le lieu d'hébergement des Illégaux.

L'accord de M. Mathen étant acquis, je me rends chez Colomban et lui fais rapport. Il me signale que, désormais, cette centrale sera désignée, par mesure de sécurité, sous le nom de code « Château d'If ». Il m'annonce aussi qu'il nous alloue un subside de trois mille francs par mois. Il me donne, en outre, quelques directives. Des réfractaires ou autres hommes obligés de se terrer, me seront envoyés par la filière dont je fais partie c'est-à-dire par les supérieurs. Il ajoute que tout homme du réseau peut accueillir des candidats au maquis, à condition de bien les connaître.

5 P. B
Mais déjà à côté de la filière officielle, d'autres voies de recrutement s'imposent, notamment celle de Jules Claude située presque à cheval sur la frontière devenue celle « du Grand Reich », et celle de M. le curé P. Ley (1) de Battincourt, qui est un père pour les Grands-Ducaux obligés de s'enfuir de chez eux. Il est lui-même d'origine grand-ducale et a conservé dans sa petite patrie, des membres de sa famille et une infinité de bonnes connaissances. Quels atouts !

Le premier numéro de « La Fusée » est sorti de presse. Alzin et moi rallions Arlon pour entrer en possession des exemplaires qui nous sont destinés. Avant de rejoindre l'Institut Sainte-Marie, nous allons encore une fois siroter une tasse de « café ersatz », à la pâtisserie que nous connaissons déjà. Toujours le même genre de monde dans le salon de consommations, des militaires « chleuhs ». Une fille blonde attire particulièrement notre attention.

Nous restons là à nous imprégner dans la mémoire les traits de cette collaboratrice. Il vaut mieux bien connaître ses ennemis.

(1) Paul Ley est né en 1865 à Colmar-Berg (G.-D.). Il est décédé à Greiveldange (G.-D.) en 1948.

Diffusion de « La Fusée ».

Colomban, impassible, les mains glissées dans les manches de son froc, nous attend une fois encore dans la salle d'étude. Les exemplaires de « La Fusée » s'étagent en piles sur son pupitre. Tout d'abord, nous nous félicitons réciproquement de l'heureuse naissance du modeste journal clandestin ! Si son format est réduit — de façon que les feuillets puissent glisser entièrement dans la poche — nous avons tenu le pari : le journal est imprimé convenablement et ressemble à tous les grands frères. Les derniers, hélas ! ne répandent plus que les idées de l'Ordre Nouveau.

Belle réussite ! Peut-être trop belle ! Il n'existe dans toute la ville d'Arlon que quelques imprimeries. Il est facile à la Gestapo de perquisitionner partout à la fois.

Je reçois quelques dizaines d'exemplaires dont je bourre toutes les poches. Alzin en emporte autant dans sa sacoche. Avant qu'on se quitte, Colomban annonce une nouvelle qui provoque la surprise et figurerait bien dans le prochain numéro de « La Fusée » : « Les fusils des douaniers de la région ont disparu, ces armes étaient entreposées dans un local à Arlon ». L'exploit est évidemment à inscrire à l'actif de l'Armée Blanche, de ses fantômes omniprésents depuis quelques temps.

J'ignore qu'à l'instant même notre « enfant spirituel » est déjà présenté au nord d'Arlon, à Martelange et que ses feuilles volent de maquis en maquis dans la forêt d'Anlier.

D'autre part, l'abonnement gratuit, dont le principe est inscrit dans le sous-titre du journal, est servi effectivement à la Kommandatur, la Gestapo et la Werbestelle. Des crises de rage éclatent. Les échos se perçoivent devant les bâtiments du gouvernement provincial, plus loin à l'hôtel du Nord et rue de Virton, plus loin encore, dans les parages de la route de Longwy... 13

Retour sans incident à Bébange, alors que nous avons dépassé largement l'heure du couvre-feu. Le stock de nos journaux est dissimulé, en attendant, dans un recoin de notre maison. Celle-ci est d'une austérité monacale : nudité des murs, pas de mobilier sauf l'installation rustique « à la scout », apportée dans une pièce retirée à l'étage, dont la seule fenêtre donne à l'arrière sur les prés et les bois.

Plus tard, j'orne cette chambre de diverses reproductions, format cartes postales, de l'œuvre de Marie Howet, peintre de la Semois.

Pendant l'offensive des Ardennes de 1944, ces « souvenirs » plaisent tellement à un major américain qu'il les emporte sans me demander mon avis.

Je distribue le journal d'abord à tous les agents que j'ai recrutés. Je fais le même cadeau, mais plus discrètement, aux autorités civiles et ecclésiastiques en poste dans notre secteur. Puis, c'est le tour de quelques sympathisants notoires de l'Occupant...

Je roule à bicyclette, dans le noir, par les chemins de campagne. Je roule vite, ce qui me vaut de rater un virage, de plonger, de la roue avant, dans un fossé et, aussitôt, je suis vidé de ma monture, tête en avant, par-dessus le guidon. J'atterris dans les labourés et il n'y a pas de casse. Ce genre de choses me rend prudent.

Alzin ne prend pas à la légère mes tournées nocturnes. S'il est écrivain, il se sent avant tout prêtre. Avant chacune de mes expéditions, il tient à me donner sa bénédiction.

Le Luxembourg-Sud commence à connaître l'existence du journal. Des amis se le refilent l'un à l'autre. Les rumeurs à son sujet vont grossir celles qui, dans un certain milieu de l'usine d'Athus, font état d'un groupe de Résistants qui se baptisent « Les Insoumis ».

Peu après ce premier épisode concernant « La Fusée », un personnage inattendu apparaît dans notre entourage de Bébange. C'est un contrôleur du ravitaillement ; je vois son vélo noir appuyé contre le mur de la ferme voisine. Je veux voir au plus tôt de quoi il a l'air. Si quelqu'un pénètre dans notre champ d'action, il faut qu'il ait ses raisons. Un mystère subsistera de ce côté-là, pendant un petit temps...

Mes contacts personnels avec Colomban se multiplient au fur et à mesure qu'approche l'heure où les Réfractaires seront contraints de quitter, avant l'hiver, une forêt trop hostile, sous le gel et la neige. Il me promet des responsabilités. Je l'assure que je suis prêt, même à quitter l'usine d'Athus, pour les assumer. Il me prend au mot et me promet son soutien inconditionnel. C'est ainsi que le quinze octobre 1943, j'abandonne mon emploi au bureau du service thermique, où je suis entré le premier mai 1940. Je partage désormais la vie des Illégaux bien que je conserve mon domicile chez mes parents à Bébange. Ceux-ci décident de ne pas me poser de questions au sujet de mes allées et venues. Ils partagent en silence tous mes risques.

Nous portons à Arlon la copie du deuxième numéro de « La Fusée ». La solitude et le silence de notre maison nous permettent de bien acérer nos stylos. Quelques traitres patentés en prennent pour le grade. Trente ans plus tard, il n'est plus guère équitable de citer leurs noms...

Au cours de la réunion chez Colomban, nous recevons des visites surprises : celle de Roger Mathen et de l'adjudant Vloeberghs. Ils nous racontent qu'ils sont outrés par l'attitude d'une jeune blonde Arlonaise au service de la Werbestelle. Des centaines de jeunes gens lui doivent d'être envoyés au travail forcé dans le Grand-Reich. Il est temps de stopper son zèle. Voilà une raclée en perspective... L'idée fait long feu. Mais il serait trop lâche de s'en prendre à une femme... Il faut découvrir d'autres solutions.

Colomban devrait parvenir lui-même à faire imprimer des « Freistellungen » et à se procurer un sceau semblable à celui de la Werbestelle. Comme toujours, les projets sont plus faciles à concevoir qu'à exécuter.

Nous baignons ce soir-là dans une atmosphère trouble, due essentiellement au fait que nous pensons à ce règlement de compte dont pourrait pâtir la collaboratrice.

Avant de reprendre le train, j'entre aux côtés d'Alzin, encore une fois, dans le salon de pâtisserie. Sa proximité de la gare le prédestine à accueillir voyageurs et aventuriers. Un civil est attablé dans un coin, à l'écart des Feldgrau. C'est une figure qu'il ne m'a jamais été donné de voir auparavant. « Observe-le bien, me chuchote Alzin ». Je n'en ai guère le loisir. L'inconnu se lève dans l'intention de partir. Une ceinture lui ajuste au corps sa gabardine à épaulettes. Je suis ses gestes des yeux, quand il décroche du porte-manteau un bizarre petit chapeau verdâtre et s'empare, à côté de sa chaise, d'une valise brune.

Alzin me glisse dans l'oreille : « C'est quelqu'un de très dangereux ! Il traîne la Gestapo derrière lui. Il est connu dans certains milieux sous l'appellation : L'homme à la valise brune. Il fait la navette entre la Hollande et les Pyrénées »... Nous nous taisons pendant que l'intéressé disparaît ; il entre comme un peu de brouillard par la porte restée à moitié ouverte.

Alzin me parle à nouveau et à voix basse : « Il y a moyen de bien servir ton pays si tu veux le suivre. Il faut au préalable t'engager à la Gestapo... Cela t'intéresse ?... »

Je le répète, c'est une fin de journée peuplée de phantasmes, d'irréalités.

Comme nous arrivons à la gare, nous regardons vers les quais et voyons l'homme monter dans un train à destination de Luxembourg. Les Feldgendarmes de faction de part et d'autre de la sortie regardent avec indifférence ; ils ne vérifient même pas les identités.

Quelque chose me déplait dans le décor, je ne sais préciser quoi. Descendus du train à Turpange, nous avons un long chemin à accomplir avant d'atteindre notre havre. Alzin insiste tout à coup sur son idée : « Entrer à la Gestapo n'est pas impossible, loin de là... Tu n'es pas tenté ? »... Je ne le suis nullement. Je me sens trop petit.

Par la suite, ayant parlé à Colomban de l'homme à la valise brune, il me confie qu'il s'agit probablement d'un Hollandais se faisant appeler De Zitter et convoyant vers l'Espagne parmi d'autres rescapés, des aviateurs alliés.

Il est utile de signaler qu'à l'époque, j'ignore à peu près tout de l'existence des réseaux de renseignements et des lignes d'évacuation vers l'Espagne ; je ne sais pas que Colomban touche de près à ces activités.



Josse Alzin en 1976 à Tournai où il s'est retiré.

CHAPITRE II

LA RESISTANCE A CLEMARAIS

(novembre 43 - mai 44)

Le 20 novembre 1943, au château d'If.

Il ne m'est guère laissé de répit. Le 20 novembre 1943, le premier réfractaire doit être accueilli au château de Clémaraïs.

A partir de ce moment-là, Colomban me réserve également une place dans sa comptabilité, sous l'indicatif de « Truffe ». Je commence à émarquer à raison de 3.000 F par mois. Cette somme doit couvrir mensuellement tous les besoins du secteur. C'est sans doute un montant dérisoire eu égard à la tâche imposée. Nous sommes néanmoins des privilégiés comparés à ceux qui pour survivre, doivent employer les grands moyens : réquisition ou vol.

M. Joseph Mathen et sa famille, avec à leur côté le jardinier, René Constant, attendant avec impatience et curiosité le premier membre de notre centrale. Cet arrivant, personne ne sait qui il est, ni eux ni moi.

Colomban me fait savoir, qu'à la date susindiquée, je dois me tenir à l'entrée du village de Weyler, côté Arlon, aux environs de 17 heures. Là, me sera délivré le colis destiné à Aubange.

Dans la nuit qui commence à tomber, je vois approcher deux marcheurs. Je reconnais un autre adjoint de Colomban. Il me serre la main et avare de paroles, me dit : « Il est maintenant à toi, c'est Tomiak, un Polonais ! Adieu ! » Je scrute mon homme. A peine la vingtaine. Un type slave de toute évidence.

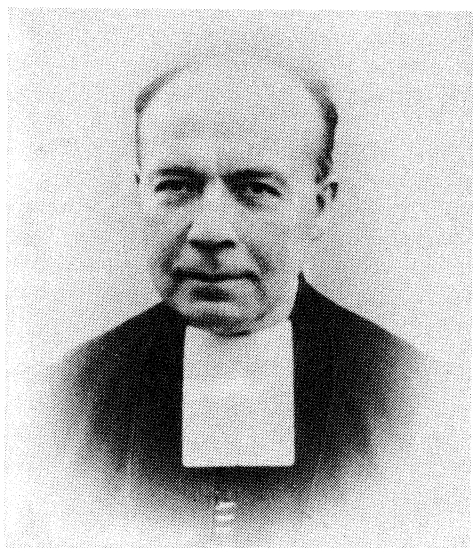
Il articule le français avec difficulté. Je remarque qu'il lui manque des dents... Il est visible qu'il s'en remet à moi totalement pour la suite

de l'aventure. Il est certain aussi qu'il ne connaît pas le pays. Dès lors, je le mène droit au château d'If, aux termes d'une trotte d'une dizaine de kilomètres.

J'ai l'impression qu'il pense entrer au paradis lorsqu'il franchit le seuil de la chambre, où il résidera en compagnie de ses futurs congénères. Il jette un coup d'œil à la fenêtre. Celle-ci, au premier étage, donne sur l'arrière du château. Le grand jardin, les prairies voisines et, plus loin, les bois se confondent dans l'obscurité.

Dans la pièce, sont installés, un sommier, un banc, des couvertures, un petit poêle et des éléments de batterie de cuisine. Ça ne fait pas riche... Pour quelqu'un qui est dénué de tout, c'est la fortune... Une belle écorce de bouleau clouée au mur, couverte d'écritures, contient le règlement intérieur de la centrale. Le texte est signé d'un pseudonyme : « David ».

Etant donné que Tomiak est le premier à nous arriver, je lui confie la responsabilité de l'intérieur de notre refuge. Il faut qu'il y règne l'ordre et la propreté. Quand d'autres illégaux seront là, il faudra sans doute revoir cette situation. Un étranger comme Tomiak risque d'avoir des contacts difficiles avec les autres, se faisant trop mal comprendre et ne les comprenant pas bien.



FRERE COLOMBAN

Les jours suivants.

L'un des jours suivants, au même endroit de la route Arlon-Longwy, je prends en charge trois autres recrues de la région. Leur identité : Serge Guillaume, de Halanzy et Albert Brice, de Musson. Ils amènent un compagnon français, nommé Cambrésy, originaire de Vaux, village situé juste de l'autre côté de notre frontière.

Par mesure de précaution, j'attends la nuit noire avant de les introduire à Clémarais. Nous arpentons les bois de Bébange et de Messancy. J'espère de la sorte les désorienter suffisamment. Toutefois, Guillaume me dira que la figure de M. Joseph Mathen ne lui est pas inconnue mais qu'il lui est impossible d'y mettre un nom.

Mes visites à Clémarais vont s'intensifier. Monsieur Mathen me confie une clef du château. Elle est grosse comme celle d'une église et pourrait servir à assommer quelqu'un. Dans mes mains, elle laissera un souvenir romantique.

Notre effectif s'élève désormais à quatre unités. Il faut à ce petit groupe un cuistot attitré. Guillaume sollicite cet honneur et reçoit satisfaction aussitôt. Quant à Brice et Cambrésy, ces garçons ne font pas long feu parmi nous. Des renseignements dont je ne parviens pas à déceler l'origine et qui me sont donnés par Josse Alzin, les désignent comme des repris de justice. Ils se seraient rendus coupables de vol... Il est même précisé qu'il s'agit d'un vol de jambons.

Nous avons l'obligation envers M. Mathen de n'introduire chez lui que des hommes sans reproche. Je le sais bien. Toutefois est-il indiqué de prendre des sanctions ? Peut-on craindre qu'ils récidivent ? Peut-on exposer la famille Mathen à des mécomptes ? J'estime, pour ma part, que s'emparer d'un jambon dans une cheminée ne constitue pas une affaire d'Etat, surtout à une époque où beaucoup de gens ne mangent plus à leur faim.

J. Alzin estime qu'il lui revient de trancher la question. Bien que moi-même et la centrale soient placés sous les ordres de Colomban, il intervient pour dégager sa responsabilité vis-à-vis de M. Mathen et sans que je puisse préalablement faire rapport à mon supérieur.

Il me demande de les amener vers minuit à un coin de bois, au lieu-dit « Breitbusch ». A peu de distance passe le chemin provincial Mes-

sancy-Meix-le-Tige qu'emprunte habituellement la patrouille de Feldgendarmérie. Rien à craindre de ce côté-là, l'heure du contrôle des routes est passé.

J'aperçois, en même temps que mes compagnons, un rien d'ombre plus diffuse qui signale l'orée du « Breitbusch ». Quelqu'un nous attend debout contre un tronc de hêtre. Il est d'une taille au-dessus de la moyenne et porte une cagoule impressionnante, noire se terminant en pointe. Pas beaucoup de procès. Les suspects se font copieusement enguirlander, s'entendent signifier qu'ils ne sont pas dignes de faire partie de l'Armée Blanche et sont illico expulsés de notre groupe. Avec la terrible menace de s'attirer des représailles, s'ils osent à nouveau s'aventurer dans nos parages (1).

Je reste effaré par une telle décision. Je n'entends plus jamais parler ni de l'un, ni de l'autre.

(1) Nous retrouverons Guillaume Serge sur la photo du groupe des « Insoumis » dans la minière de Musson-Halanzy.

Trois Athusiens à la Centrale de Clémaraïs.

Nous attendons l'entrée à la centrale de Clémaraïs de trois Athusiens. Lucien Schmit — le fils du maître-tailleur aubangeois installé sous l'enseigne « Au Franco-Belge » — a reçu mission de les attendre sur la grand-route à Differt, à hauteur du couvent des Pères Maristes. Il rumine ses idées. Ses compagnons doivent perdre tout sens de l'orientation avant d'aborder la propriété Mathen. Qui sont en réalité ces hommes ? D'où viennent-ils ? Peut-être de Battincourt. Il est prêt à les accueillir.

Cette nuit-là, je quitte notre repaire de Bébange, aux environs de vingt-deux heures. Je fonce à vélo dans la nuit épaisse de novembre et souhaite bonne chance à l'éventuelle patrouille allemande qui voudrait intercepter quelqu'un dans de telles conditions climatiques.

Je prends la route de l'école de Bébange : direction Aix-sur-Cloie. La principale rue de Bébange monte depuis l'entrée du village jusqu'à sa limite, où se dressent des bois. A mi-chemin de la grimpette, existe un embranchement à ma gauche longeant le pignon de la cure. Cette route-là, celle de l'école primaire de mon enfance, sera pour toujours inscrite dans ma mémoire comme étant celle du maquis. Trente-trois ans plus tard il en est encore de même.

J'atteins en une dizaine de minutes, en poussant fort sur les pédales, la hauteur du « Breitbusch » d'où partent plusieurs chemins, les uns à découvert les autres partiellement sous la futaie, vers des patelins aussi semblables au point de vue de la conformation du terrain que Messancy, Meix-le-Tige, Habergy, Battincourt et Aix-sur-Cloie. Excellente zone pour retraiter en cas de besoin ou plus simplement protéger les arrières de notre maquis.

Je lève le nez du guidon. Des reflets de forges gigantesques rougeoient dans le ciel. Les usines... Je suis au seuil de la Lorraine industrielle. Toute sa production sidérurgique sert maintenant la machine de guerre allemande. Il n'y aura pas de bombardements alliés dans cette région-ci. Une fois pourtant, en plein jour, c'est la surprise. Le gueulard de l'usine d'Athus sonne l'alerte. J'étais encore employé dans les bureaux de l'entreprise. A quelque distance de notre enceinte, un poste de défense antiaérienne est établi, plus ou moins camouflé par la neige. Les quelques Fritz surgissent au galop et tentent de mettre leur mitrailleuse en batterie. Déjà les trois « Mosquitos » anglais s'ébrouent au loin, rasant cimes et toitures. Nous, les Belges, avons le cœur battant.

Mais, maintenant, revenons-en à la route qui conduit à la Centrale de Clémarais. Il y a devant moi, le carrefour du « Breitbusch » où je ne m'attarde pas. Je comprends son importance stratégique quand, plus tard, des troupes allemandes en garnison à Arlon viennent y effectuer des manœuvres de nuit.

Je roule en ayant à ma droite la vallée de Battincourt. J'arrive rapidement à Aix-sur-Cloie où j'emprunte la grand-route d'Aubange.

À l'époque, « l'environnement », ne présente rien de semblable à ce qu'il est maintenant. Les villages dorment dans la nuit, isolés l'un de l'autre par de belles campagnes. Celles-ci sont traversées de haies et de clôtures, les labourés alternant avec les prairies sur de très larges espaces, jusqu'à la lisière des forêts.

Clémarais baigne également dans un complet isolement. Je m'élance sous les grands arbres qui conduisent à l'entrée du château.

Les Athusiens viennent à peine d'arriver. La famille Mathen les accueille comme s'il s'agissait d'invités. M. Mathen connaît déjà leurs vrais noms : Joseph Duterme, ... Maissin et Marcel Caudron. Il croit que Duterme l'a directement reconnu. Nous remédierons plus tard à cette situation particulière. Je leur souhaite à mon tour la bienvenue au nom de l'Armée Blanche. Ils affichent de l'étonnement où perce un peu de déception. Ils croyaient entrer dans une place d'hommes armés, alors que les réfractaires présents, Tomiak et Guillaume, ne le sont pas. Ces derniers désignent à leurs nouveaux camarades, les emplacements à occuper. Bientôt, ils fraternisent.

Je raccompagne dehors le convoyeur Lucien Schmit. Il me certifie avoir observé toutes mes recommandations. À partir de Differt, il a entraîné les hommes vers un point que des Pères differtois d'alors baptisaient le « défilé des Thermopyles ». À cet endroit, une très vieille chaussée disparaît sous le gazon et les herbes folles pour se faufiler entre des hauts talus abrupts. Schmit aboutit ensuite sur un plateau qui domine le village de Bébange. Un chemin de terre, s'étendant sur plusieurs kilomètres, file entre les bois.

Au lieu-dit « Hart », l'équipe de marcheurs approche de la déclivité sur les arrières d'Aix-sur-Cloie. Le château de Clémarais se trouve à proximité.

...Tout le pays dort à cette heure tardive, plongé dans le black-out. Les gens ne se rendent plus compte des halètements et des grondements échappés des usines et emplissant l'espace. Seuls, peuvent les éveiller, les moteurs des bombardiers en route vers l'Allemagne.

Déjà, il fait froid et humide. M. Mathen procure du chauffage aux réfractaires. Son fils Fernand, leur passe des jeux pour meubler leurs temps libres.

Cinq bouches à nourrir.

Il y a maintenant cinq bouches à nourrir. Je vais jouer un atout : je décide d'employer tous mes timbres de viande en une seule fois.

Attenante au château de Clémarais, une vieille ferme est exploitée par un homme d'âge, M. Jean-Pierre Lichtfus. M. Mathen l'a mis dans le secret et cela renforce d'autant notre rempart de silence. On peut parler de rempart, d'ouvrage de défense, cela cadre bien avec l'aspect de la « Tour aux Effraies » implantés du côté des dépendances.

Pourquoi évoquer le souvenir de ce fermier ? C'est qu'il possède à Athus, un homonyme sinon un membre de sa famille, qui exerce la profession de boucher. Nous avons de bons renseignements sur lui.

Me voici à Athus. L'entre dans le magasin où je suis seul client et dépose sur le comptoir tous mes timbres de ravitaillement, la ration d'un mois pour tout notre effectif.

Le jeune commerçant reste médusé, sa face s'empourpre, la parole lui revient difficilement : « Euh !... C'est pour une communauté ! » Je réponds : « Oui ! Quelque chose dans ce genre là ». Il va chercher un gros quartier de viande et y découpe un fameux morceau.

« Naturellement, je vends au prix officiel ! Je ne fais pas de marché noir. Seulement, pour l'amour du ciel, ne revenez plus comme ça ! »

« Que dire à mes clients lorsqu'il n'y a plus de marchandises ? »

L'inspiration de bien garnir le garde-manger des réfractaires présente une utilité immédiate. Notre filière prospère tout à coup. Lucien Schmit, s'entourant de ses habituelles ruses de Sioux, nous amène d'abord René Walsdorff, un Arlonais de bonnes manières qui ne fait d'ailleurs que transiter ; ensuite Jules Schepers, de Grez-Doiceau, qui, s'il faut l'en croire, s'est évadé du camp disciplinaire de Rawa-Ruska : et encore un garçon originaire de Tontelange : Gaul. J'ai gardé de lui, l'excellente image d'un joyeux drille animateur de la proche veillée de Noël.

L'ambiance est créée dans le groupe. La présence des Illégaux devient l'affaire de toute la famille qui les héberge. Le patriarche, si j'ose

ainsi appeler M. Joseph Mathen, de belle stature, l'œil vif sous un front olympien et le cheveu rare, veille jalousement sur toute la tribu. Son fils Fernand et le jardinier René Constant assurent la sécurité extérieure des lieux.

Entre-temps, Josse Alzin exprime le désir de visiter cette centrale dont je lui vante les mérites. Il est persuadé que sa venue apportera un réconfort à tous ces jeunes hommes volontairement reclus.

Une inspection en règle.

J'annonce à Clémarais, qu'encore avant la Noël, un grand chef viendra passer une inspection. A signaler toutefois que le style adopté dans notre maquis, n'a rien de militaire : pas de garde-à-vous, pas de rapports quotidiens... La nécessaire discipline est consentie librement.

Avant le départ pour Aubange, Josse Alzin glisse une cagoule noire dans une poche de sa veste car il a revêtu des habits civils.

La famille Mathen « qui est au parfum » nous adresse à notre apparition des sourires complices. Nous pensons tous que la présente intervention démontrera aux hommes, de façon tangible, qu'un lien les rattache aux autres membres de l'Armée Blanche demeurés un peu fantomatiques.

Nous entrons dans le local où sont rassemblées les recrues du moment. Tout le monde voudrait percer le mystère de l'homme à la cagoule, dans laquelle deux trous laissent voir des yeux brillants.

Josse Alzin serre toutes les mains, demande à chacun son prénom, s'enquiert des conditions d'hygiène et de confort alors, qu'en réalité, il est parfaitement au courant. Il n'ignore pas non plus que Tomiak a la charge de la sécurité intérieure et que Guillaume fait un cordon bleu acceptable.

Les langues se délient assez vite. Les Athusiens demandent : « Aurons-nous des armes ? Participerons-nous à des actions de guérilla ? »

Josse Alzin réplique que tout cela viendra en temps et lieux utiles. Qu'en attendant, on a déjà besoin de tout le monde pour exécuter des missions moins spectaculaires.

Il laisse raconter à chacun son histoire. Celle de Tomiak sort de la banalité ! Cadet de la marine polonaise, il se serait battu à Dantzig, à la Westerplatte, haut-lieu de l'héroïsme de son peuple. Il aurait été blessé et fait prisonnier. Il déclare s'être évadé d'Allemagne sur une locomotive.

Personne parmi les autres réfractaires, sauf peut-être Schepers, ne peut se vanter de pareils exploits.

Pendant le retour à Bébange, Josse Alzin me parle de Tomiak qui exerce sur lui, une fascination. Il propose de l'accueillir dans notre P.C., dans le but de mieux le connaître. Je n'ai rien à objecter à ce déplacement, à condition qu'il soit entouré de précautions et de discrétion.

J'avoue ne pas avoir pensé, à ce moment-là, que ce va et vient pouvait se renouveler et faire croire aux autres réfractaires qu'un des leurs jouissait d'un régime préférentiel.

Un précieux fournisseur.

Colomban devient difficile à rencontrer, à cause de l'année scolaire qui débouche déjà sur les examens trimestriels de Noël. Il cumule les fonctions de préfet des Modernes avec celles de professeur de maths dans les trois classes supérieures. Il doit également respecter l'horaire de la communauté et participer aux exercices religieux.

Je réussis, un soir, à l'accrocher juste avant le repas. Je veux rendre compte à propos des activités déployées au château d'If. En outre, comme le trio athusien souhaite être embrigadé dans une formation armée, je sollicite des directives.

Mon chef comprend ces hommes-là ! Ils peuvent obtenir la liberté de retourner chez eux, à condition de prêter serment d'oublier totalement leur expérience aubangeoise. « Nos moyens, m'assure-t-il, nous permettent de les repêcher en temps voulu ».

J'aborde alors l'admission dans nos rangs de Jules Claude d'Athus. J'explique tout le rôle que j'entends lui faire jouer. Il m'a donné un paquet de tabac pour la pipe, je l'offre en cadeau à mon ancien professeur. « Merci beaucoup ! déclare celui-ci, sur un ton malicieux. Tu ne perds rien au change. Voici le viatique pour le mois de janvier. Toujours autant de timbres de ravitaillement et la même somme de trois mille francs. « A l'au-revoir, je ressens que nous sommes faits pour marcher parfaitement la main dans la main.

Quand je sors de la chambre, automatiquement s'ouvre la porte voisine. Je le sais maintenant de façon définitive. Le Frère Ferdinandus veille, il exhibe sa calvitie dans le couloir. Il me taquine, en appuyant sur le sous-entendu : « Toujours à transgresser la légalité ? ! ... »

Et les nuits se suivent. Je vis véritablement la nuit.

Je roule vers Athus. Comme d'habitude, il est aux environs de vingt-deux heures. Je rapplique de Longeau, mêlé à des ouvriers allant prendre à l'usine d'Athus, la troisième pause (22 h - 6 h). J'atteins la Grand-Rue, la quitte aussitôt pour disparaître derrière les maisons. J'emprunte, dans le noir, un sentier qui passe à côté d'un petit pont. A cet endroit, des gendarmes belges me barrèrent un certain soir le passage et exigèrent ma carte d'identité. Je leur en tendis une fausse, bien entendu. Me connaissaient-ils ? Leur lampe-torche éclaira mon visage.

Une fenêtre de cuisine mal occultée envoie un rai de lumière dans les ténèbres des jardins. Quelques coups discrets frappés sur la porte.

Deux jeunes gens m'ouvrent ; je sais qui ils sont : Jean et Amédée. Une heure importante sonne pour eux.

Notre ami Jules est célibataire. Il est commerçant avisé autant qu'aisé.

A des années de distance, j'essaie de reconstituer le personnage de Jules Claude : homme de taille moyenne, le visage empreint d'une amabilité raffinée, le cheveu frisé ondulant vers l'arrière, il porte d'habitude un cache-poussière, sa tenue de travail.

Ce soir-là, il m'introduit dans son magasin. Les volets sont baissés ce qui donne un sentiment de sécurité.

Faites comme d'habitude, dit-il. Servez-vous ! Parmi toutes ces denrées bien rangées dans leurs rayons, les féculents qui sont de conservation facile m'intéressent au premier chef. Je m'arrête aussi devant les bouillons concentrés... Il se fait que les hommes du château d'If les apprécient beaucoup.

Mon sac à dos contient déjà un énorme pain blanc, cuit à notre intention par Prosper Hames, le boulanger des Pères de Differt.

Ma charge va s'alourdisant alors que, ce soir, je me rends justement à pied à la centrale. Je dois convoyer Jean Reinart s'en allant en même temps que moi. Jules Claude entretient depuis longtemps des relations amicales avec la famille de ce garçon. Moi-même, je le connais. Aussi, nous nous dirigeons ensemble, droit au but sans le luxe habituel de précautions.

Il est bien équipé, grâce aux largesses de celui qui se plaît à dire qu'il est le « parrain ». J'achève de boucler mon sac. Malicieux, le commerçant athusien ne peut s'empêcher de me raconter la dernière des bonnes histoires arrivées dans son magasin.

« J'avais besoin d'une paire de bottines pour l'un de mes protégés, me dit-il. Et il poursuivit : j'ai conçu tout de suite un plan. Il y a à Rodange en cantonnement de vieux militaires affectés à la Volkssturm. L'un d'eux entre souvent ici pour faire quelques emplettes. Mais ce qui est à remarquer, il ne manque jamais de me demander si j'ai du beurre à vendre. A sa dernière apparition, je lui ai répondu par l'affirmative. Le troc a lieu cet après-midi même. Les déserteurs de la Wehrmacht cachés derrière la porte écoutaient notre conversation... Ils se marrent encore ! »

Quand sonne l'heure du départ, je me garde de révéler à Jules Claude quelle est notre destination. Je suis persuadé d'ailleurs qu'il préfère l'ignorer.

Des réfractaires grand-ducaux à la Centrale.

Notre centrale abrite, dès à présent, des hommes condamnés d'office à mort, aux termes du règlement militaire allemand. De ce fait, la famille Mathen assume des risques accrus. Les complices des déserteurs encourent la même peine que ces derniers. En ce qui concerne spécialement les jeunes gens du « Ländchen » la Gestapo n'a aucune pitié et les abat sur place quand ils ont la malchance de se faire pincer.

Mathias Reinart de Rodange, est fils d'ouvrier, il a toujours entendu parler de travail en usine. Dans la Résistance on l'appellera Jean.

A Clémara, il y a de la place... Le nouveau venu fraternise spontanément avec ceux des anciens qui sont encore présents : Tomiak, Guillaume, Schepers et Gaul.

Fernand Mathen apparaît, très en retard sur son horaire habituel, pour annoncer les dernières nouvelles diffusées par la B.B.C. Les informations sont apportées après chacune des trois émissions journalières : à sept heures quinze du matin, à treize heures et à dix-neuf heures. Chaque fois que le brouillage auquel procède les Allemands surmonte la voix du speaker de Londres, tout le monde ici reste sur sa faim... Car ce sont essentiellement les ondes qui soutiennent notre attente et nos espoirs.

Pour ce qui regarde le déroulement général de la guerre, qui embrase la planète, de l'Atlantique jusqu'au Pacifique, nous sommes à l'époque où l'Afrique du Nord est libérée ainsi que la Sicile ; la huitième armée se bat dans des conditions difficiles sur le front d'Italie.

A l'Est, les armées d'Hitler craquent devant les blindés russes qui entrent en Pologne et en Prusse Orientale.

Nous sommes dans notre centrale, minuscules, confinés dans un petit espace, insignifiants par rapport à la scène où se joue le grand drame.

Nous sommes perdus dans l'immensité du conflit mais nos cœurs battent plus intensément que d'autres.

Peu de temps a passé depuis l'arrivée de Reinart et, déjà, il fait à ses compagnons le récit de ses tribulations.

Reinart raconte qu'il a fait partie d'une formation de Chasseurs Alpins, lancée aux troupes des partisans yougoslaves. Il narre les mésaventures d'une de ses connaissances.

Enrôlé de force, sous l'uniforme vert de gris, le copain se retrouve en premières lignes devant la ville russe d'Orel. Les Russes attaquent à la faveur d'une tempête de neige. Le copain est en service sur une mitrailleuse et dirige son tir intentionnellement au-dessus de la tête des assaillants. Mal lui en prend, car il reçoit tout à coup un terrible coup de crosse sur le casque. Il sort du coma dans un hôpital en Allemagne. Lors de sa permission de convalescence, il n'hésite plus à prendre la clé des champs et à filer aussi loin que possible des frontières du Grand Reich...

Entre les quatre murs de la chambrée, les imaginations travaillent...

Avant de quitter, je désigne Reinart comme adjoint de Tomiak. Mon choix est guidé par le sens pratique et le caractère énergique de ce gars-là. En cas de danger, j'espère qu'il sera capable de regrouper les hommes, si jamais nous sommes acculés à une évacuation d'urgence. En outre, il sait manier le français et l'allemand. Cela rendra service à Tomiak en lui facilitant le contact avec les autres.

Noël approche. Nous recevons Joseph Schuler, originaire de Rosport (Grand-Duché de Luxembourg). Homme taiseux, très discipliné, il montre sa reconnaissance envers ses amis belges... Il tranche encore sur les autres parce qu'il a sur le dos constamment la même salopette bleue.

J. Schuler compte dans l'histoire de la centrale parce qu'il est le premier de ceux que M. le curé Ley, avec sa confiance enthousiaste, nous livre en nous priant de bien prendre soin de sa destinée. Le premier d'une série qui gonflera nos effectifs. La cure de Battincourt est en avance sur nous et accueille depuis pas mal de temps les « Illégaux ». L'afflux s'accroît chaque nuit à tel point que Josse Alzin éprouve des inquiétudes.

« Cette porte grande ouverte, me dit-il, où ne s'exerce en apparence aucun filtrage, peut faciliter les desseins d'un provocateur ou d'un mouton. Nous n'avons qu'à redoubler de vigilance !... » Je me plais aussitôt à reconnaître que jamais un Grand-Ducal n'eut la moindre pécadille à se reprocher. L'après-guerre me l'a encore prouvé surabondamment. Tous ceux qui ont bénéficié de notre aide sont aujourd'hui assis honorablement et confortablement dans la société luxembourgeoise.

Seule l'époque troublée, empoisonnée par la méfiance à propos de tout, peut expliquer le réflexe de Josse Alzin. Je finis d'ailleurs par partager ses craintes.

La vie à la centrale.

La petite vie de la centrale se poursuit sans fait marquant, jusqu'à la veillée de Noël.

Oui ! petite vie, me direz-vous ! Alors, oisiveté ? Ennui ?... Que non !... Bien sûr, nous n'avons pas le salut au drapeau, ni d'apprentissage militaire, ni d'armes à fourbir. Nous sommes ces Résistants que plus tard, en Belgique, les statuts de reconnaissance patriotique qualifieront de « civils ». Fallait-il, un jour, établir des distinctions entre les Résistants ? D'ailleurs, il ne fut pas besoin d'attendre aussi longtemps pour que naissent des distinctions...

A l'époque, une rumeur se propagea, suscitée par des calculs, des intentions équivoques : « Il y a la vraie Résistance !... Et il y a la fausse Résistance !... Heureusement, justice est faite depuis longtemps de cette assertion.

Mais la vie à la centrale, c'est d'abord le réveil à six heures, la mise en ordre du local, les soins corporels auxquels il faut apporter de la minutie lorsqu'il y a cohabitation d'une dizaine de personnes sur une surface restreinte.

Il y a aussi la préparation de trois repas par jour. Des temps libres plus ou moins prolongés sont consacrés aux commentaires de la B.B.C., à la lecture, à l'entretien du matériel... Il y a aussi une garde permanente à assurer derrière une fenêtre de la façade du château. Il y a les contacts journaliers avec la famille Mathen : ils apportent d'ailleurs à chacun le réconfort de se sentir un membre d'un vrai foyer et de ne pas se croire un exilé ou un prisonnier. Par contre, communiquer avec l'extérieur est strictement interdit.

L'idée de faire des exercices d'évacuation plane dans l'air. Je ne me montre généralement dans les parages de la centrale que lorsque la nuit est tombée. Profitant d'une obscurité épaisse, nous tentons de simuler une fuite précipitée, en supposant que l'ennemi sonne à la porte d'entrée et a peut-être investi les alentours. Fernand Mathen nous a préparé une grosse corde. Il suffit de la fixer par un nœud de rappel à un solide rondin placé en travers de la fenêtre. Chacun dégringole du premier étage, le long de la corde et en employant les pieds pour s'écarter du mur. Un point positif : nous descendons protégés par une partie du bâ-

timent qui avance dans le jardin. Nous sommes dans un angle dont les deux branches forment abri.

Nous avons fini d'évacuer en moins de cent-vingt secondes. Notre exercice eût gagné en réalisme si nous l'avions exécuté vers quatre heures du matin. Les chasseurs de réfractaires ont la manie de vouloir surprendre leur gibier au petit jour.



Joseph Mathen, devant l'église St-Martin en 1967.
Il est entouré de son fils Robert et de sa fille Thérèse.

Un Noël de guerre.

Les préparatifs de la veillée de Noël occupent les esprits. En ce qui me concerne, il s'agit sans aucun doute de rassembler les victuailles disponibles, mais surtout de découvrir le petit quelque chose qui rehausserait nos agapes.

Enfin, voici venue la nuit anniversaire dont nous, les chrétiens, ne finissons de rêver, traversée par le chœur angélique que couvrira encore une fois en maints endroits le hurlement des tubes d'acier.

Je roule à vélo comme d'habitude, à travers la campagne vallonnée séparant Bébange d'Aubange. Toutefois, je me hâte plus que lors de mes autres déplacements. Je songe que ce n'est pas un Noël blanc, qu'il manque la voix traditionnelle des cloches... toutes les tours d'église ayant été pillées par l'ennemi.

Quand j'atteins notre repaire, qui est en fait la chambre de Robert Mathen, tout le monde se rassemble déjà à l'entrée. La place est ornée de guirlandes et faiblement éclairée par des bougies. Des ombres immenses dansent sur les murs et semblent parfois vouloir s'échapper par la fenêtre malgré les volets clos... Je suis pris par l'ambiance... Les réfractaires auront certainement préparé quelques divertissements.

La famille Mathen est représentée presque au complet : il manque Paul. D'autre part, l'un des fils, Robert, qui est vicaire à la cathédrale de Namur, a pu obtenir un congé. Nous ne savons pas qu'en sa personne, nous sommes honorés de compter parmi nous un futur évêque du diocèse de Namur-Luxembourg.

En cette heure où peu de familles ont le privilège d'être réunies, où nulle part dans les pays occupés la messe de minuit n'est célébrée sauf clandestinement, il arrive à la famille Mathen cette étonnante aventure de pouvoir fêter Noël de façon inoubliable, au sein d'une communauté ou plutôt d'une famille élargie... issue des circonstances de guerre elles-mêmes.

Les Illégaux accueillent à bras ouverts leurs hôtes. Ils leur ont réservé la meilleure part : leur amitié... et aussi ce qu'ils ont de plus fin parmi leurs maigres provisions de bouche. Il y a des gaufres et une bouteille d'alcool pour sceller une entente nouvelle et vieille à la fois de cinq semaines.

J'invite M. Mathen à occuper la place d'honneur. A sa droite, la grand-mère Madame Joséphine Schoder et à sa gauche, ses deux filles : Thérèse (16 ans) et Louise (24 ans). Fernand leur a amené des chaises. Les autres se serrent davantage sur un banc ; nous disposons aussi de quelques sièges improvisés.

Tout le monde se dévisage avec un peu de surprise, en souriant, comme si l'on ne se connaissait pas. En effet, il n'est pas dans nos habitudes à la centrale de nous rencontrer quand il ne faut pas.

Parmi les réfractaires présents : le Polonais, Reinart, Gaul, Schuler, Schepers, Mercklé... J'oublie sans doute de mentionner certains autres. Qu'ils veuillent bien me le pardonner ! Nous sommes de quinze à vingt personnes.

C'est le moment que je choisis pour adresser aux Mathen un mot de bienvenue au nom de notre organisation puis j'essaie de semer la bonne humeur en plaisantant et en évoquant déjà l'après-guerre... « Que serons-nous dans des dizaines d'années ? » « Quel souvenir nous restera-t-il ? »

M. Mathen se lève pour répondre, déjà les visages s'illuminent à nouveau. Ce qu'il dit est très simple : « D'abord merci ! Je voudrais que vous sachiez combien j'apprécie votre invitation. Je sais que vous n'êtes pas riches, que vos seuls biens sont vos vies et les habits que vous portez sur le dos et, néanmoins, vous avez voulu partager avec nous ces rares douceurs... » Il désigne du doigt le coin de table chargé de gaufres et d'un plateau où brillent des verres à liqueur.

Il poursuit : « ... La nuit finira. Vous rentrerez dans vos foyers. Etant croyant, je tiens beaucoup à vous faire remarquer que le gage de notre libération réside dans la promesse apportée par le tout premier des Noëls successifs : Paix aux hommes de bonne volonté !... Plus personne ne doute que la guerre a pris un grand tournant... Mais, à ce sujet, il est indiqué que nous soyons sur nos gardes. Il faut toujours autant de prudence qu'avant si nous voulons nous retrouver après la guerre et parler avec émotion de ce Noël 1943 ».

Ainsi parla M. Mathen ... ou du moins tint-il un langage approchant. Il se rassied pendant que tout le monde applaudit gentiment.

Nous trinquons ensemble. Le Français René Mercklé est debout malgré une cheville cassée et choque son verre contre celui du Polonais ; ils se souhaitent mutuellement d'accomplir encore moult exploit. Le Français ayant travaillé pour le F.I., s'étant évadé de la prison de Longwy, nous a été amené par René Constant, l'assistant de Fernand Mathen.

Une tasse de café est servie par Reinart aux deux demoiselles et à leur grand-mère. Nous commençons enfin à croquer ces fameuses gaufres.

Je discute en aparté avec M. Mathen. Il m'apprend que son fils Fernand, aidé par René Constant, a aménagé une sortie de secours. Elle permet de quitter le local des réfractaires et d'atteindre les sapinières voisines, en passant par les greniers et le fenil du fermier voisin, M. Lichtfus. C'est un élément rassurant, qui facilite également aux réfractaires la sortie du soir pour prendre l'air en compagnie de René Constant ou de Fernand Mathen.

Le temps passe trop rapidement. Nos hôtes se retirent par un de ces couloirs du vaste château où l'un ou l'autre farceur n'a pu se retenir d'exercer sa gaminerie et de jouer au fantôme... dans cette demeure très digne !

Les amis réfractaires se retrouvent strictement entre eux. Ils vident le fond de la bouteille. C'est trop peu pour être gris et suffisant pour avoir chaud au cœur. Nos seuls Luxembourgeois du moment, Reinart et Schuler chantent en sourdine des airs de chez eux mais qui sont également familiers à nos oreilles. Puis brusquement, Gaul de Tontelange, nous démontre qu'il est un joyeux luron. Il clame à plein gosier : « Joyeux enfants de la Bourgogne... ». Tout le monde enchaîne. Mais les bougies s'éteignent déjà l'une après l'autre. Un filet de fumée relie leur mèche jusqu'au plafond.

Une perquisition manquée.

Nombre de problèmes nous assaillent... Une mauvaise nouvelle nous coupe le souffle. La police allemande est sur les dents. Le troisième numéro de « La Fusée » ne paraîtra pas. L'imprimeur Decker l'échappe belle.

L'imprimerie A. Decker se trouve à la rue de Virton (aujourd'hui, la rue des Martyrs), face à la rue J. Koch.

M. Auguste Decker travaille à la Direction Provinciale du Ravitaillement, à l'avenue Nothomb, dans la villa du notaire Hubert.

Un jour, le facteur des postes Maquel abandonne sa tournée à la rue de Virton pour aller avertir M. Decker de la présence de deux Allemands, qui arrivent pour perquisitionner à l'imprimerie.

Mais les policiers n'insistent pas étant donné l'absence du patron. Un peu plus tard, celui-ci rentre en cachette. Le texte du journal est entièrement composé, les caractères attendent, enfermés dans une caisse. L'imprimeur s'empare de celle-ci et court au jardin l'enfourer dans un trou préparé à l'avance.

Une catastrophe vient d'être évitée. Comment et pourquoi ? A cause du hasard ? Je n'aime pas ce mot-là. Je n'arrête de penser que c'est pure chance. Cela me reconforte dans une certaine mesure. La chance est donc avec nous !...

C'est l'hiver : il fait froid.

D'autres soucis accaparent bien vite toute notre attention. Par ce froid de décembre, nous avons un besoin aigu de chauffage ; nous ne pouvons accepter de puiser dans les réserves de M. Mathen.

Je crois tenir une solution. J'ai aperçu, lors de mes pérégrinations sur les routes, entre deux villages, un gros tas de fagots ; il semble tellement abandonné que je ne doute pas que son propriétaire le destine à des gens démunis.

Monsieur Mathen nous prête une charrette ; celle-là même que René Constant a employé des semaines plus tôt pour se rendre au « Secours d'hiver » d'Athus (dirigé par C.-l. Jamotton) et ramener douze matelas pour nos réfractaires.

Nous nous mettons en route pour une longue marche, rythmée par le grincement des roues. Seulement deux hommes participent en ma compagnie à cette expédition : Tomiak et Reinart. Le premier ne possède ni gants ni écharpe alors que le vent pique. Je décide de rallier Bébange afin que chacun puisse se réchauffer un peu. C'est également l'occasion toute trouvée de mettre en relation le Polonais et Josse Alzin conformément au désir exprimé par ce dernier.

Une tasse de thé de Chine nous revigore. Après avoir parlé ensemble quelques instants, au cours desquels le Polonais révèle être natif de Lesno et qu'il sait parler l'ukrainien, Josse Alzin lui promet qu'à une prochaine visite des dames auront tricoté gants et écharpe.

Le réfractaire dévisage encore le prêtre et faisant la preuve qu'il possède un fameux don d'observation ou beaucoup de flair, il déclare : « Quant le grand chef à la cagoule est venu inspecter la centrale, j'ai vu ses grands yeux brillants... » Faut-il insister sur le fait que Tomiak venait d'identifier celui que nous avions fait passer pour un grand chef ?

Reinart écoute en silence, impassible. Il occupe un siège rustique taillé dans le tronc tourmenté d'un vieux saule. Notre maison au centre de Bébange est tellement bien située et calme que, même à travers le vent faisant le tour des jardins et des bâtiments, nous entendrions la moindre approche de pas. Reinart est à l'affût...

La halte a assez duré. Nous partons charger quelques fagots. Nous les tassons sur la charrette et les arrimons. Mais le plus pénible reste à faire... Haler ce chargement pendant plus d'une heure avant d'atteindre Clémaraïs ! Parfois, je roule devant en éclaireur. Je regrette de ne pas avoir embauché quelques paires de bras supplémentaires. J'avais été obnubilé par l'idée qu'il fallait avant tout passer inaperçu.



Jules CLAUDE, commerçant d'Athus (en 1948)

Pendant la guerre, il tenait une épicerie à la Grand-Rue d'Athus : elle portait alors le N° 53.

La maison servit de refuge aux réfractaires : les jeunes gens y occupaient les chambres du 1^{er} étage. (A l'autre extrémité de la Grand-Rue, au N° 18, se trouvait le magasin de Madame J. Lippert-Muller, non fréquenté par les réfractaires).

Jules Claude est le frère d'Albert, prix Nobel de Médecine.

Tous deux résident actuellement à Bruxelles.

Des expéditions nocturnes.

Quinze jours plus tard, l'occasion nous est donnée de monter une autre opération semblable. Devant l'église de Bébange est garée une remorque de gros camion, chargée de briquettes. Cet aggloméré de poussier sert à chauffer les locomotives ou à être enfourné sous la chaudière d'un rouleau compresseur. Pourtant, il n'y a pas de travaux routiers en cours dans notre région. La remorque reste sur place des jours et des jours... C'est plus qu'une invitation, c'est de la complicité à l'égard de l'Armée Blanche. Le généreux donateur, quant à lui, tient à rester dans l'anonymat et il ne veut savoir ce qu'il adviendra du combustible.

Je suis plus raisonnable que la fois précédente. Quatre réfractaires sont de la partie ; ils se relaient gaiement et Tomiak n'a plus rien à craindre du froid. Il a reçu ses gants et son écharpe ; il voudrait d'ailleurs remercier personnellement ses bienfaitrices. Aujourd'hui, ce n'est pas possible. Nous nous dépêchons de charger et de rentrer.

Suite à la disparition de « La Fusée », il nous semble que fin janvier et début février paraissent creux, bien que nous ayons la joie d'accueillir un nouveau camarade grand-ducal : Amédée Schaul, étudiant en médecine. Je me souviens en effet, et nettement à l'heure actuelle, que je ne l'ai pas fait entrer à la centrale en même temps que Reinart.

Il nous reste notre esprit d'initiative pour faire savoir aux gens de l'Ordre Nouveau que nous sommes toujours debout et que nous avons la dent dure, voire méchante...

Un obstacle nous sépare de nos objectifs : la distance. Une parade est trouvée, le Polonais dispose d'une bicyclette. Vieille bécane à l'histoire quelque peu mystérieuse. Elle a de particulier un guidon d'origine française. Dans notre région frontalière, nous en voyons parfois de semblables.

Un projet prend corps. Nous dirigerons une action contre la propagande exercée par le « Sprachverein ». Le terrain sur lequel nous opérerons étant connu, nous n'aurons pas besoin de répétition. Il suffira de ne pas se fourrer dans les jambes des soldats de la Wehrmacht installés au carrefour d'Aubange et de tenir compte de l'heure à laquelle est instauré le couvre-feu.

A la tombée de la nuit, je me rends à vélo jusqu'à l'église de Mes-sancy ; comme une arche échouée sur la hauteur, elle domine et le cime-tière et le village qui s'étire le long d'une grand-route.

L'orée du bois descend vers le champ des morts. J'arrive de là, pousse la grille aux charnières crissantes et pénètre dans un endroit particulièrement désert, où j'ai subitement l'impression que se trament des complots échappant à toute conception humaine. En attendant, je vais m'adosser au tronc d'un gros tilleul et consulte ma montre de temps à autre.

Tomiak sur sa bécane, se pointe à l'heure exacte du rendez-vous. Il saute en souplesse de sa machine. Je suis nanti de deux pavés enveloppés dans des sachets de papier brun. Je lui en remets un et conserve l'autre.

A neuf heures, nous démarrons chacun dans une direction opposée, lui vers Aubange et moi vers Longeau. Nous roulons de telle façon qu'à neuf heures trente précises, je suis arrivé à Athus, dans la Grand-Rue, devant les deux vitrines de la librairie du « Sprachverein ».

Lorsque le réfractaire polonais arrive dans les environs, il me repère tout de suite. A notre aise, nous calons les pédales des vélos contre le trottoir. Ensuite, chacun balance son pavé dans une vitrine. Ça fait deux coups sourds, prolongés par la dégringolade sonore des morceaux de verre. Nous ne regardons pas autour de nous. Il est question d'enfourcher rapidement sa bicyclette. Nous partons encore en sens opposé, mais cette fois Tomiak passera par Longeau et moi par Aubange. Retour à notre base de départ : l'église, le cimetière, les hauts tilleuls.

Je me souviens qu'il n'y avait pas un chat, à cette heure-là, dans la Grand-Rue d'Athus. Aucune porte ne s'est ouverte, aucune fenêtre. Etait-ce le règne de la peur ?

Les gendarmes belges effectuent l'enquête. Ne s'agit-il pas d'un incident mineur, de la vengeance d'un commerçant ? Dans le matin déjà bien clair, j'entends l'un des hommes de la brigade d'Athus exprimer son étonnement : « Pourquoi diable ont-ils fourré les pavés dans des sachets ? Sans doute pour ne pas avoir trop froid aux mains !... »

Une action aussi modeste ne peut déclencher des représailles. Pour l'opération suivante, nous adoptons un autre style. Nous voulons que le couvre-feu soit notre allié et transforme en déserts les routes et les villages. Nous nous déplaçons en groupe, précédé par un éclaireur à vélo. Il s'agit, cette nuit-ci, d'infliger une punition, ô combien modérée d'ail-leurs, à un grand ami des Allemands fixé à Turpange !

Nous approchons du village, qui dort sous la lune, accroché au bas d'une forte pente. Dans l'ombre bleue, nous voyons les champs en gra-dins monter avec leurs haies vers un royaume plus obscur d'arbres. Nous épions les bruits. Pas même les aboiements de chien familiers ou lugu-bres, dont se souvient tout hors-la-loi perdu dans la campagne nocturne ou montant la garde au maquis ou cherchant à se rapprocher des habi-tations...

Voici notre objectif. Une maison en grès du pays, construite peu avant la guerre. Les volets ne sont pas clos, aucune lumière, aucun signe de vie. Nous sommes un peu déçus. Quand nous partons, nous laissons derrière nous, une œuvre de destruction : plus un carreau nulle part dans la façade et celle-ci est barbouillée de croix gammées.

A Habergy, placement d'un réfractaire chez Josse Tibésar.

Nous voici au début de mars 1944, à un mois environ de la fête de Pâques (9 avril 1944). Il est nécessaire que je me rende à Habergy. J'y vais en plein jour et je passe inaperçu parmi le tas de monde en quête de ravitaillement, allant frapper à la porte des paysans. Je veux des nouvelles du Grand-Ducal Josse Fautsch, planqué à la ferme de Josse Tibésar depuis trois mois.

Quand je vais là-bas, je n'emprunte jamais le chemin direct. Je roule sur une médiocre route partiellement en lisière d'un bois, au bout de laquelle se cache, tout paisible, le hameau de Guelff. J'éprouve un faible pour cet endroit qui est comme coupé du monde. J'ai remarqué, la ferme louée par un étranger pensionné du chemin de fer : M. Charlier, de Florenville. Le bâtiment s'érige perpendiculairement à un talus fort élevé, envahi par les coudriers et les ronces, et, à un gradin plus élevé, commence un taillis dans lequel sont plantés des bouquets de hêtres, de quoi installer un observatoire fort discret. Je rêve qu'ici, peut se situer notre point de chute, dans le cas où il faudrait abandonner le « château d'If ».

A côté du lavoir public de Guelff, je m'élance dans un passage qui est un raccourci à travers des étendues de prairies quadrillées par des clôtures, et qui m'amène presque tout droit chez les Tibésar. Leur ferme est une des plus grosses du village.

Eu égard à la saison, les travaux des champs ne sont pas encore trop absorbants et j'ai la chance de rencontrer le patron, qui est veuf depuis février 1942 et vit avec ses deux filles, Joséphine et Fernande et ses deux fils Ernest et Alfred. Emile étant à Metzert. Ils sont impatients d'apprendre ce qui se dit à propos de l'Armée Blanche. Ils se montrent satisfaits au sujet de la conduite de leur réfractaire, bien que celui-ci ne soit pas un travailleur manuel.

Je voudrais justement demander à Fautsch si sa tâche n'est pas trop lourde. J'obtiens de pouvoir m'entretenir avec lui, seul à seul, car je devine que, dans sa situation actuelle, il doit souffrir et serrer les dents.

Je le rencontre du côté des étables, armé d'une fourche et en train de remuer de la paille fraîche sous les vaches. Impossible de lui procurer

une autre tâche dans l'exploitation agricole, d'autant moins qu'il a dû me promettre de ne jamais mettre le pied dehors en plein jour et de ne jamais se déplacer sans m'en avertir. Il a toujours respecté scrupuleusement ces consignes et j'ai peur qu'un jour, ses nerfs craquent.

Je le rassure sur son sort en lui disant toute mon estime et en lui apprenant que j'envisage son transfert, mais il faut prendre encore un peu patience.

C'est en novembre 1943, que Fautsch, le Grand-Ducal de Bigonville a été introduit dans notre filière. Il a été amené à pied de Parette par M. l'Abbé François Poiré, curé de Parette et de Schockville (il sera arrêté par les Allemands le 15 avril 1944) qui connaît les activités de Frère Colombar. Je conduis la recrue à notre P.C. de Bébange, avant de l'accompagner à Habergy, chez Tibésar.

Quand Fautsch me fut remis, il portait encore un pansement autour du poignet. Il avait été obligé de s'échapper de chez lui, un matin, pendant que la Gestapo cernait sa maison. C'est ainsi qu'une balle ennemie l'avait touché. Pourquoi est-il pourchassé ? Pourquoi une condamnation à mort est-elle prononcée contre lui ? Il est membre de l'organisation « V », cette lettre majuscule n'ayant qu'une seule signification pour tout le monde : « Victoire ». Le réseau « V », entièrement mis sur pied par nos amis Grand-Ducaux, se consacre à la Résistance et à l'espionnage...

Je tiens parole et, un mois plus tard, je place Fautsch à la centrale de Clémarais. Est-ce trop tard ? Après quelques jours de claustration, il m'avoue déjà ne plus pouvoir tenir entre quatre murs. Alors, je remets son sort entre les mains du M.N.B. d'Athus. Josse Fautsch arrive pendant la semaine sainte de 1944, chez les demoiselles G. et J. Arend, 35, rue Arend à Athus. Au moment de la grande rafle, à la Pentecôte, il s'enfuit au presbytère d'Athus chez M. le curé Becker, puis prend le chemin du plus grand maquis, celui de la forêt.

En bon intellectuel — il est instituteur — il veut tenir un journal de bord. Cela lui est désormais possible car dans notre secteur Aubange-Messancy, personne, pas même les responsables ne tiennent une liste de leurs effectifs, une comptabilité ou tout écrit quelconque pouvant constituer une preuve de notre activité. C'est la raison pour laquelle, j'en suis réduit, aujourd'hui, à fouiller ma mémoire de façon à pouvoir vous raconter l'histoire de ceux du « Château d'If ».

Après ces épisodes concernant Fautsch, je reste pourtant convaincu que la méthode du placement d'un réfractaire chez un particulier reste valable. Josse F. était considéré chez J. Tibésar comme un membre de la famille... Où certes chacun, en bon terrien, trimait dur...

A Bébange, placement d'un réfractaire polonais.

Je pense que j'aurais dû appliquer une formule semblable pour le bien-être de notre réfractaire polonais. Le placer à la cure de Bébange aurait permis à tout le monde d'y trouver son compte : à lui-même, à Josse Alzin et à sa famille, à la centrale du Château de Clémaraïs comme à notre réseau et à ses responsables. A ce sujet, les événements finiront par prouver que j'avais raison. Si j'avais soumis Tomiak au même régime que Fautsch, il serait resté totalement sous le contrôle de notre groupe.

Car, dès sa première rencontre avec Josse Alzin, une sympathie réciproque est née. Peut-être un certain charme que dégage cette figure slave et peut-être l'attrait et la nouveauté ont-ils abattu les barrières psychologiques ? Le fait est que le Polonais a confiance dans un prêtre, d'autant plus qu'il lui prête un rôle de grand chef.

Aussi, il va révéler quelque peu ses antécédents : contact avec le maquis François à Carignan, séjour à Florenville où il a connu un certain M. Humon et entendu parler du maquis installé au Bois de Banel... La curiosité et l'intérêt de quel résistant n'auraient pas été éveillés ?...

Mais je crois aussi que d'autres facteurs ont favorisé la naissance de cette soudaine amitié et ont été des complices pour inciter Josse Alzin à reprendre d'anciennes activités.

Le réfractaire polonais devient l'agent au service de Josse Alzin qui, depuis quelque temps, se drape de mystère. Peut-être les apparitions de plus en plus régulières de Roger Reyter, de Waltzing, lui dictent-elles cette attitude ?

J'ai désormais le sentiment qu'à Bébange nous courons des risques nouveaux et cela à mon corps défendant. Un principe fondamental exige l'étanchéité des réseaux ; ceux-ci ne peuvent ni se toucher ni se croiser.

Quand au début de 1945, je suis à Londres, candidat S.R.A. pour la Sûreté Belge, la première règle que m'enseigne mon instructeur d'organisation — un officier anglais — c'est d'éviter comme la peste, le contact ou la collaboration avec d'autres filières.

A Battincourt, chez M. le curé Paul Ley.

En dépit de la tension qui se développe insidieusement entre Josse Alzin et moi, nous sommes une équipe de très vieux amis et nous roulons encore tous les deux ensemble en direction de Battincourt. Rien, ni les pires circonstances ne briseront jamais une certaine entente entre nous.

Le vénérable curé Paul Ley va avoir 80 ans mais garde un cœur et un esprit vif. Il est respecté par tout le monde à titre de héros de la première guerre mondiale. Il nous fait l'honneur ce soir, de nous recevoir dans son bureau. A côté, il y a la pièce où quelques mois auparavant, nous avons fêté la parution dans la collection « Durendal », de mon roman intitulé : « Le champ de mon père ».

Edouard Ned, professeur à l'institut Saint-Louis à Bruxelles et fondateur-directeur de la collection « Durendal », Josse Alzin et moi-même avons été accueillis par M. le curé Ley comme des invités de grande marque. Il nous fit servir ce que sa cave, son jardin, son verger et son colombier contenaient de plus fin. Il porta un toast en l'honneur de notre rencontre qui scellait une amitié, en l'honneur de mon témoignage en faveur de la langue française à un moment où les Allemands entendaient tout germaniser dans le sud du Luxembourg.

Pendant qu'un paroissien va rassembler à travers Battincourt et la région, les quatre ou cinq garçons du Grand-Duché de Luxembourg que je vais prendre en charge ce soir pour les faire entrer au château de Clémaraïs, le curé Ley se lance dans une tirade passionnée : « Pas de chair à canon luxembourgeoise pour les Nazis ! Pas de divisions au sein de la Résistance ! Sont-ils mal avisés les Belges à Londres en tolérant ou en encourageant ces divisions ! » Je sais que notre respectable et intraitable ecclésiastique adhère au Front de l'Indépendance, fondé, comme nous l'apprendrons après la guerre, par le communiste Demany. Il n'a cure de distinctions sociales ou d'étiquettes politiques. Une résistance unifiée aurait une efficacité considérable, alors que dans les circonstances actuelles, tout le monde se méfie l'un de l'autre. Le sage n'a sur les lèvres qu'un mot : « Faites l'union sacrée » ! Aussi ne comprendra-t-il pas plus tard, que la route de Josse Alzin ira se séparant de la mienne. A tort ou à raison, il imputera toutes les responsabilités de l'état des choses à Josse Alzin, le considérant comme l'ainé de l'équipe, comme mon guide, tant pendant les mauvais que les bons jours.

On sonne à la porte d'entrée du presbytère. Nous entendons un piétinement. Ils sont là nos hommes ! Le curé Ley nous les présente lui-même : Nicolas Echternach de Beggen, Dupont Joseph, Becker Henri, et Differdange, de Dommeldange ainsi que Hermes François, de Bastendorf. Cela fait une fameuse escouade de jeunes gaillards qui ne serviront pas sur le front russe.

Notre centrale s'enrichissait et avait, pour l'instant, atteint le plein de ses effectifs.

A Bébange, la visite du contrôleur du ravitaillement... ?

A peu de temps de là, ayant acquis la conviction, par mes visites habituelles à Aubange, que les nouveaux réfractaires s'adaptent à leur genre de vie, je regagne de bonne humeur, notre P.C. de Bébange.

Nous sommes dans le courant de l'après-midi. En approchant de la porte du jardinet, j'aperçois, posé contre la clôture, le vélo du contrôleur du ravitaillement. D'ailleurs, au même moment, je distingue la haute silhouette qui allait me devenir familière : le béret, le long manteau ; elle se détache du seuil et vient vers moi.

Roger Reyter à qui je n'ai pas encore été présenté me salue de la main, en esquissant un sourire. Je lui trouve un air rusé. Je pousse la porte de notre refuge et rejoins Josse Alzin.

Il me demande : « Tu as vu qui vient de sortir ? » Je réponds par l'affirmative, en laissant deviner mon étonnement. Il poursuit : « Il vaut mieux que tu sois un peu au courant. Je lui ai promis de mettre nos locaux à sa disposition chaque fois qu'il le demanderait. Il souhaite que nous ne soyons pas présents lorsqu'il vient. Il a un rôle dangereux mais qui comporte aussi des aspects plus pacifiques et qui ne peuvent nous laisser indifférents. Il est chargé d'enquêter sur les maquis... »

Josse Alzin me rassure en me certifiant qu'il s'agit d'un homme très prudent et d'une grande discrétion.

Du coup, je me tiens tranquille. Reyter a trop d'importance et peut mobiliser beaucoup de moyens. Ayant admis cela, je suis amené à souhaiter le succès, sans la moindre réticence, à cet ancien sous-officier de carrière au Régiment des Chasseurs Ardennais.

D'Arlon, un message de Frère Colomban.

Colomban m'envoie un message, par l'intermédiaire d'un étudiant bébangeois de l'Institut Sainte-Marie d'Arlon. Il m'ordonne de venir le voir au plus tôt, de préférence en dehors des heures de cours ou d'étude.

Mon supérieur agit toujours sans se déplacer lui-même: Il est le double, l'exécutant d'une personnalité militaire qui ne peut, en aucun cas, attirer sur elle, l'attention de l'ennemi. Après la guerre, j'apprendrai qu'il s'agit là du chef provincial du réseau Socrate, Aide aux Réfractaires, le commandant Piton, d'Arlon.

J'arrive au rendez-vous fixé par mon ancien professeur. Son accueil est encore plus amical que d'habitude et je sens tout de suite qu'il me réserve une surprise. Assis à son bureau, il tient entre les mains une grille. Je le questionne : « Vous aimez les mots croisés ? » Pas spécialement, répond-t-il. « J'essaie de reconstituer un message personnel émis par la B.B.C. et qui, d'après l'un de nos amis, sera lancé la veille du débarquement allié. »

« Vous voulez essayer également ? Il me tend la grille et un crayon. Je lis horizontalement : « joue du lolo »... Il remarque que je trouve cela absurde et me dit aussitôt : « Ce n'est pas pour cela que te t'ai convoqué ». J'ai besoin de quelqu'un pour remplir de temps en temps des missions... disons délicates, exigeant de longs déplacements. Ta centrale est organisée de telle façon qu'elle peut marcher un petit laps de temps sans ta présence.

Procure-toi une nouvelle carte d'identité et tu reviendras me voir. Prends également toutes tes dispositions pour t'absenter pendant deux ou trois jours... »

Nicolay Paul, ma nouvelle identité.

Ma nouvelle carte d'identité m'est délivrée le 12 mars 1944 à la maison communale d'Autelbas et elle est signée sous mes yeux par un faux officier de l'Etat civil : M. Waltzing.

Je suis désormais M. Nicolay, Paul, Eugène, Emile ; Paul, pour les intimes de la clandestinité. Ma profession : Instituteur. Mon domicile : rue de Barnich, 42. Je figure dans les registres de l'Etat civil, au volume 3, folio 175.

Il me tend la carte et commence à me parler : « Ainsi tu es un des hommes de Colomban... M. Filbig, professeur d'allemand à l'Institut Ste-Marie, m'a prévenu que tu allais venir... Tu dois en savoir long... »

Je proteste. Ce n'est pas par modestie, croyez-le ! Le secrétaire communal me surestime.

Il ajoute : « Il y a quelqu'un d'autre à qui je voudrais caresser le dos afin d'en apprendre plus : c'est un certain Roger Reyter. Le connaissez-vous ? »

Je ne puis dire que non.

Notre conversation languit et je m'apprête à partir. A ce moment, le brave homme de secrétaire a une lueur de triomphe dans les yeux et sait qu'il va me faire bondir : « Quelqu'un a fait une tournée dans le village de Hondelange. Il a usurpé votre nom. Il se présentait comme étant Albert Furst et sollicitait une aide en argent pour soutenir un camp d'Illégaux... »

La moutarde me monte au nez. J'aurais beau remuer ciel et terre, je ne parviendrais jamais à démasquer l'imposteur.

« Il y a des gens qui ont du culot ! » avait conclu philosophiquement M. le Secrétaire communal... Ah ! Je m'en souviens ! Et sans doute, le personnage dont les manœuvres m'impliquaient, était-il sympathique comme le sont tous les escrocs ? Aucun doute qu'il s'agissait de quelqu'un qui cherchait noise. Il me découvrait aux yeux de la population et de la police allemande.

Une mission en perspective

Frère Colomban me charge d'une première mission indépendante des activités de Clémarais.

C'est un rôle de courrier : porter un message à un agent de l'Intelligence Service, qui se cache à Dison. Il me chargera par la suite, d'autres expéditions. Des actions qui se déroulent loin d'Aubange. Aucune d'elles ne restera sans répercussion sur la vie au château d'If.

La veille de mon départ, je me retrouve chez les Mathen aux environs de vingt-deux heures... J'ai l'intention de me livrer à une expérience ; elle profitera autant à moi-même qu'aux réfractaires. Je leur demande les cartes d'identité... elles sont toutes fausses, bien entendu, et d'origines diverses. J'interroge chacun sur les mentions portées sur ces pièces en trois volets de papier fort, vert pâle.

Il résulte de ce banal exercice que chaque individu doit mieux apprendre qui il est dans la clandestinité, sinon le moindre contrôle effectué par la police occupante sera fatal. Encore, en cas de déplacements, faudra-t-il savoir répondre sans hésitation à certaines questions : D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Pour quel motif ?

Je saisis l'occasion pour m'inventer une « couverture » : je suis appelé au chevet d'un vieil oncle mourant.

Je mets le groupe au courant de ce que le lendemain, je serai absent. « Je compte sur vous, leur dis-je, afin que tout marche normalement ». A l'instant où je veux prendre congé, Tomiak s'approche et sollicite l'autorisation de se rendre chez le dentiste à Athus. Il souffre des dents depuis un petit temps, aussi je lui accorde cette sortie. Un peu pris au dépourvu, je ne vois pas tout de suite qui pourrait le convoyer. Il m'assure qu'il se débrouillera seul. Pendant son absence, Reinart devient automatiquement le responsable de l'ordre intérieur.

A propos de soins médicaux, je signale que nous n'avons pas dans notre coin de « docteur de la Résistance ». J'envisage de combler cette lacune. Je me rends chez un médecin des environs, dont le cabinet n'est cependant pas établi à Aubange. Je sais qu'il est du genre patriote co-cardier... et je le connais depuis des années. Il me reçoit et je présente ma requête : « Je cache des jeunes gens pourchassés par les Allemands.

Accepteriez-vous de leur dispenser des soins en cas de nécessité ? » Le disciple d'Esculape pique une terrible colère : « Comment osez-vous ? » Il m'invite du geste à prendre la porte. Pour rester juste à l'égard de ses confrères, relevons que nombre d'entre eux se sont dévoués pour la bonne cause. Il suffit d'évoquer le glorieux Docteur Hollenfeltz, d'Arlon, assassiné par la Gestapo. A son sujet, rappelons que lui aussi livrait des hommes à une centrale de Colomban : l'hôtel de France à Arlon.

En route vers Dison, via Jemelle... et retour.

Je transporte dans la poche de mon pantalon, le billet que m'a confié Frère Colomban. Il n'est pas grand. En cas de besoin, il sera vite mâché et avalé. Roger Mathen, d'Arlon, m'a raconté qu'il emploie un autre système pour se défaire des petits papiers compromettants. Il pratique un trou dans le fond de la poche du pantalon. Il suffit alors d'ouvrir la main après avoir réduit en boule le message et celui-ci glisse et roule à terre...

J'atteins sans encombre Jemelle. Le site est en ruine depuis le bombardement du 10 mai 1940. Un baraquement sert de salle d'attente. Ces détails retiennent peu mon attention pour l'instant ! A mon retour, j'observerai tout cela.

L'église de Dison est un point de repère commode. Je me laisse porter doucement par ma monture jusqu'à l'établissement qui m'a été désigné. C'est un peu sombre. Des tables et des chaises en rangées serrées attendent le client totalement absent à ce moment-ci. Je m'installe auprès d'une fenêtre et ôte mon chapeau devenu encombrant tout à coup. Je suis obligé d'attendre durant de longues minutes, dont j'ai besoin d'ailleurs, pour reprendre mon souffle. En fin de compte, une dame se montre dans l'encadrement d'une porte, s'avance vers moi et s'enquiert de ce que je veux boire. « Un café, madame !... »

Je lui tends le billet de Colomban, qu'elle accepte sans commentaires. Quand elle m'apporte la tasse de jus (mais quelle qualification décerner à ce dernier ?), elle me dévisage... Je comprends qu'elle me trouve un air exténué. Je paie sur le champ ma consommation pendant que mon hôtesse s'efface à nouveau. Je ne suis pas fâché de rester seul à me reposer. Il fait calme à l'ombre de cette église. A mon avis, l'agent de l'S. a découvert une planque idéale, à moins qu'il ne soit pas ici, que seule fonctionne une boîte aux lettres. Etrange établissement que celui-ci !

Je n'ai pratiquement qu'à dégringoler des pentes sur le chemin du retour. Quelle facilité ! Je n'ai qu'à m'assurer de temps à autre que personne ne me prend en filature.

Au point culminant du Gros-Chêne, je m'accorde une brève halte. Le temps de jouir du panorama, dans lequel l'ombre du jour déclinant gomme déjà les détails. Rien n'est aussi beau, aussi prenant, que l'horizon déployé sur trois cent soixante degrés.

Ma chevauchée recommence. Elle me permet de rallier Jemelle à la nuit tombée, fort heureusement avant le couvre-feu.

Une lumière chiche filtre du baraquement remplaçant la salle d'attente. Sous l'éclairage d'une lampe-tempête, j'aperçois à même le plancher des corps de dormeurs emmêlés avec leurs baluchons. Il reste un petit coin libre où je m'assieds et m'adosse contre les planches.

Je suis réveillé par les hurlements d'une sirène qui annonce l'alerte aérienne. Je me dépêche d'imiter tous ces vagabonds qui, soudain saisis de panique, s'égaillent partout au-dehors. Grâce à mon vélo, je m'éloigne rapidement. Un excellent refuge m'est offert par des mousses et des tail-lis tapissant ce qui devait être autrefois une carrière. Je m'endors à la belle étoile. Ce n'est pas la dernière fois.

A ma rentrée, je me repose quelques heures chez mes parents. Comme à l'accoutumée, ils ne posent aucune question sur mon absence. Après, je rejoins Josse Alzin dans notre P.C. Il est absorbé dans son dernier manuscrit dont je crois me rappeler le titre : « Béliat ». Son évocation des forces démoniaques identifie ces dernières à la Bête Nazie, à son emprise sur le monde en guerre, à sa frénésie de génocides... Cette Bête qui réussit à empoisonner toutes les relations humaines, même les amitiés les plus éprouvées.

Mon compagnon lève la tête. « Je suis soulagé de te savoir revenu, émet-il ». Sa contrariété perce à travers les paroles. Il possède une autre notion du danger que moi, basée sur l'expérience. Je réplique : « Une mission est une mission ! Il faut toujours quelqu'un pour l'accomplir ».

Le soir à Aubange, Reinart demande à me parler en particulier. Il me relate des faits qui pourraient être alarmants : le Polonais est resté absent presque toute la journée. Le Grand-Ducal hésite à me dire sa pensée, mais je crois la deviner : « Il y a une fille là-dessous ! Vous savez-vous qu'il nous a raconté avoir été blessé par deux balles de mitrailleuses ? Il nous a montré les cicatrices. Je m'y connais assez pour affirmer qu'il ne s'agit pas de blessures par balles ».

Je m'emploie de mon mieux à calmer Reinart, tout en n'étant pas indifférent à ses propos. Je lui dis en plaisantant : « Les réfractaires n'auraient-ils pas la tentation de se vanter un peu ?... Il faut fermer les yeux là-dessus et rester bons camarades comme avant ».

Quand je repasse chez M. Mathen avant de m'en aller, celui-ci me dit en souriant : « Il y a eu des frictions de caractères en haut. Cela arrive dans les meilleures familles... ».

... Fin mars et début avril, des citoyens grand-ducaux nous arrivent à nouveau : Willy Grisius, Heuchling et d'autres. Encore une belle monture, au label de qualité : « Ley ».

Mes navettes entre Bébange et Aubange s'intensifient. Je veux tenir en main le groupe des réfractaires.

Le printemps de 1944 au château d'If.

En avril 1944 débute au château d'If l'ère de nos amis grands-ducaux ; j'allais écrire le règne... Ils furent exactement quinze à se réfugier ici, soit la moitié de nos effectifs. Le noyau se compose du trio Mathias Reinart, Joseph Schuler et Amédée Schaul. Ils ont vécu l'histoire de la centrale presque de bout en bout ; ils ont été mêlés aux événements subséquents.

Mais il convient de rappeler qui sont leurs camarades. Leurs noms, les voici par ordre alphabétique : Becker Henri, Differdange..., Dupont Joseph, Echternach Nicolas, Fautsch Josse, Greich..., Grisius Willy, Hermes François, Heuchling..., Reinart Jean-Pierre, frère de Jean dit Mathias, Schaul Pierre apparenté à Amédée et Schroeder Henri, ce dernier, de Rodange.

Les Belges, après avoir accompli un séjour de durée variable, sont retournés dans les autres centrales du réseau du Frère Colomban... qui œuvre à l'époque, sous le pseudonyme de « Psichari de Latour ».

Les centrales d'Arlon sont animées entr'autres par Roger Mathen, le neveu de l'imprimeur de « La Fusée » M. Auguste Decker. La centrale 45 est située au n° 45 de la rue des Deux-Luxembourg. C'est celle-ci que Frère Colomban fit visiter à Josse Alzin et à moi-même lorsque nous fîmes nos premières armes dans la clandestinité. Il y a aussi celle de l'Hôtel de France, occupant une position stratégique au carrefour avenue Tesch, rue du Viaduc. La centrale 37, sise également rue des Deux-Luxembourg, confectionne des colis pour les Illégaux et abrite une quinzaine d'hommes réchappés de l'attaque lancée en janvier 1944 contre le camp d'Ebly... Colomban, membre de l'Etat-Major de l'A.S. zone V, étend ses activités jusqu'à la Meuse et même jusqu'à Bruxelles.

Parmi les Illégaux belges qui ont transité par Aubange, d'aucuns ne jouent pas de chance. Ainsi l'Arlonais René Walsdorff. Il est arrêté comme réfractaire dans le train de Bertrix. Envoyé à Buchenwald, il y succombe. Un autre, l'Athusien Marcel Caudron, fait partie à Florenville, du camp du Bois de Banel quand ce dernier est anéanti par des S.S. Caudron serait-il le survivant de cette terrible tragédie ?

Quand plus tard nous serons fixés à la ferme de Davihat, en lisière de la forêt de Herbeumont, ce sont encore ces mêmes S.S. qui viendront cantonner à Sainte-Cécile, à deux kilomètres à peine de notre camp. Ils

sont chargés de ratisser la forêt ardennaise en partant de la Basse-Semois.

Si les humains se livrent vraiment à des jeux très cruels, les saisons tournent invariablement, les paysages restent insensibles...

A Clémaraire se prépare le printemps. Appelons celui-ci « Le printemps des Grand-Ducaux ». Puisque aussi bien cette saison est devenue célèbre de nos jours, sur les grands échiquiers politiques.

Lors de mes déplacements de routine, je m'aperçois que les arbres bourgeonnent déjà ; ceux-ci ont troqué leur noirceur contre un voile mauve, enveloppant de préférence les ramures des hêtraies...

Il y aura un réveil partout. Même parmi la garnison des Chleuhs d'Arlon. Ils ne tarderont pas à se manifester sur mon chemin, par une belle nuit...

Une visite à mon chef Colomban.

Avant que l'incident ne se produise, je rends visite à mon chef Colomban. Je le trouve inquiet. « Ne cessez pas d'être vigilants ! » me conseille-t-il. « La grande traque aux hors-la-loi est en fait déjà commencée. Il est question pour la Wehrmacht de quadriller en temps utile la forêt d'Anlier. Avez-vous entendu parler du combat d'Ebly en janvier dernier ? »

Il me remet ce que j'appelle « mes munitions » : les trois mille francs habituels et les nombreuses feuilles de ravitaillement, arrivées en droite ligne de la direction provinciale du ravitaillement. Il me laisse entendre que nous avons un rude bienfaiteur à l'avenue Nothomb, dans la villa du notaire Hubert.

En retour, je lui apporte un petit quelque chose. Lors d'une de mes visites précédentes, il m'a demandé si je n'étais pas en mesure de lui procurer un plan de Habay-la-Neuve. Je croyais devoir aller sur place et procéder à un relevé. Une autre solution s'impose. Je tends à Colomban un rectangle de papier : une photocopie. Il s'étonne en même temps qu'il se réjouit et m'interroge : « Comment avez-vous fait ? »

J'ai une bonne connaissance, un mordu de la photo, qui est employé à l'Administration des Eaux et Forêts. C'est un Ostendais transplanté à Arlon. Il m'a dit incidemment, au cours de nos conversations amicales, que le service dont il fait partie est doté de cartes d'Etat-Major au un vingt millième. Je le prie de photographier sur la carte Habay et ses environs immédiats. Je lui demande de faire un agrandissement. L'opération réussit. Il m'arrivera un jour de faire appel à ses talents afin de faciliter une mission dans le domaine des renseignements militaires.

J'ignore l'usage que Colomban peut faire du plan de Habay. S'agit-il de préparatifs de guérilla ? de mettre en état de défense certaines localités ? J'ai eu vent d'un projet de ce genre en ce qui concerne la ville d'Arlon.

Mais quittons le domaine des spéculations. Lorsque Colomban m'incite à la vigilance, il a mille fois raison.

Une rencontre insolite dans la nuit.

Un fait se produit à Clémarais, il a un caractère banal, insignifiant. Notre guetteur placé en façade du bâtiment voit approcher deux Boches poussant leur vélo. Vont-ils sonner à la porte d'entrée ? Notre veilleur s'aperçoit qu'il a affaire à des « Volksturm ». Les hors-la-loi ont établi le silence dans leur chambre et se préparent à l'évacuer. Mais les Allemands contournent le château et se présentent à la cuisine. Ils demandent à acheter du lait. Puis, ils s'en vont paisiblement...

J'ai souvenance d'autres lieux, où de pareilles démarches anodines ont précédé de peu l'attaque. On peut me répliquer qu'il s'agissait de camps repérés, que le chasseur voulait s'assurer que son gibier était au gîte... De toute façon, nous sommes vite persuadés que l'ennemi ne soupçonne pas notre présence. Des perquisitions ont lieu chez les cultivateurs d'Aubange tandis que le château d'If et la ferme attenante sont épargnés.

... Cette nuit-là, je quitte les réfractaires après l'heure du couvre-feu. Pas le moindre cliquetis de chaîne ne permet de deviner que quelqu'un se déplace rapidement sur la route. Nuit relativement douce, un certain clair-obscur... On ne peut m'apercevoir tant que je n'arrive pas à moins de cinquante mètres. Et encore, je jouis de la protection offerte par les talus, les haies, la configuration du terrain. J'ai passé Aix-sur-Cloie et j'arrive à hauteur de Battincourt, du chemin qui dévale en direction du village.

Après quelques tournants, je suis en vue du « Breitbusch ». On en parle à Bébange comme s'il s'agissait du bout du monde... Je grimpe à toute allure, sans me douter du moindre danger, vers le chemin provincial reliant Meix-le-Tige à Messancy. Encore quelques instants et je puis déboucher sur la hauteur. Instinctivement, j'observe le front sombre opposé par la masse forestière.

Il me semble avoir aperçu des éclairs de torche électrique, juste à l'endroit où je dois virer vers Bébange. Il n'y a pas de doute, ça bouge par là ! Je n'ai pas le temps de m'interroger : ami ou ennemi ? Je n'entends encore rien. Une tache plus sombre que la nuit est plaquée sur le bois. Presqu'aussitôt une vague d'air tiède m'inonde la figure. J'en comprends tout de suite la signification : la chaleur émane de tout un groupe d'hommes. Malgré tout, je suis obligé de pointer ma bicyclette dans cette direction.

Des sommations éclatent furieuses. « Halte !... Halte ! ». Ces cris ne me laissent que quelques secondes de répit. Cela me permet d'échapper, de plonger dans la descente vers Guelff plus proche de moi que celle de Bébange. Je fonce... Tout là-haut, je perçois toujours des jurons et un vague remue-ménage.

Quand tout me semble redevenu silence, je me laisse emporter plus prudemment par ma machine, pendant que je tends l'oreille. Des grincements de charrette et des piétinements de chevaux, assourdis par la distance et la nuit, s'élèvent du fond de la vallée. C'est une rumeur qui s'amplifie. Je pense que si je continue ma route, je vais me jeter en plein sur une colonne de soldats allemands. C'est bien la première fois que les Fritz abandonnent le champ de tir de Lagland pour s'aventurer dans la nature au sud d'Arlon. La corne du « Breitbusch » est occupée par l'avant-garde. De là, il y a moyen de se glisser, sans se faire remarquer, sur les arrières du château d'If et de couper notre voie de retraite. Mais, je ne suis pas inquiet. Nous ne valons pas un gros déplacement d'hommes. Devant moi, ce sont des troupes en manœuvres et rien de plus. Toutefois, je ne tiens pas à les rencontrer. Je mets pied à terre, tout à mon aise, charge le vélo sur une épaule et commence à faire du cross à travers champs et haies.

Des manœuvres à Bébange ?

Je rentre chez moi précautionneusement, par la porte de la grange. Mon père m'attend malgré l'heure tardive pour m'avertir qu'il y a des Boches dans le village. Ma mère, qui observe derrière les persiennes, me donne des précisions troublantes. Peut-être des coïncidences. Trois gradés se sont arrêtés devant la maison pour consulter leur carte. Puis ils ont remonté la route du village et se sont immobilisés un petit temps devant la cure.

Je reste d'avis que nous sommes en présence de troupes en manœuvre. Si ces dernières reviennent encore, trouvant le terrain propice à leurs petits jeux, cela me compliquera la vie et celle de notre centrale. Les nuits suivantes tout reste paisible. Ai-je bien deviné?... de simples manœuvres ?...

Il s'avère bientôt que les Allemands bougent un peu partout et dans toutes les directions. S'ils ne marquent encore aucun point, c'est de justesse. Je me souviens qu'à un certain temps de là — y avait-il déjà des feuilles aux arbres ? je ne sais plus — je travaillais tranquillement, et seul, dans le P.C. de Bébange. J'entends grincer la barrière du jardin. Des pas précipités montent l'escalier. Je les reconnais, ce sont ceux de Josse Alzin. Que se passe-t-il donc ?

Il vient me demander si j'accepte de rendre un service aussi urgent que risqué à notre ami Roger Reyter. Celui-ci se trouve à la cure. Il attend l'arrivée, d'un instant à l'autre, de son chef de réseau dont le nom de guerre est Freddy (1). Aux dires de Josse Alzin, Freddy passait la nuit à la ferme Reyter à Waltzing, petit village proche d'Arlon et que l'on peut observer tout à son aise en étant posté à l'avenue de Longwy. Au petit matin, la Gestapo a effectué une descente. Freddy a eu le temps de se sauver révolver au poing, par une issue arrière du côté du jardin. Josse Alzin ajoute que je peux éventuellement, en cours de route, rencontrer le fugitif. Il se déplace à bicyclette. Il m'incombe d'aller en reconnaissance à Waltzing. Il est possible que la Gestapo soit embusquée à la ferme Reyter.

(1) Freddy : nom d'emprunt, non identifié à ce jour.

En route vers Waltzing.

Je pars sans délai. A quelques encablures de mon village, je croise un cycliste que j'identifie comme étant Freddy ; car il fonce, sans détourner la tête, comme s'il avait le feu aux trousses. Aucune mauvaise rencontre dans la longue montée vers Arlon. Circulation quasi inexistante vers le milieu de cette journée. Il y a d'insolite un gros câble, suspendu aux arbres, par lequel sont assurées des transmissions de la Wehrmacht.

Avant de descendre à Waltzing, j'observe soigneusement les environs. J'essaie de reconnaître parmi toutes les fermes, celle des Reyter. Pas de mouvements suspects autour des habitations.

Je peux passer pour un jeune homme à la recherche de farine ou de pommes de terre, ces denrées rares... J'adresse la parole à une femme d'un certain âge en train de balayer le pavé : « Suis-je bien ici chez Roger Reyter ? » J'obtiens une réponse affirmative. Et je suis frappé par le calme de cette dame. Si sa ferme a reçu ce matin, la visite des Allemands, elle ne laisse absolument rien transparaître de ce qui pourrait être de l'émotion. Quand je lui demande où est Roger, que je désire lui parler, elle lance flegmatique : « Il n'est pas là ! Je ne sais pas où il est allé ». Inutile de continuer la conversation. Par la porte ouverte de l'étable, j'aperçois des vaches... Ça ne sent pas le Boche dans les parages ! Ma conclusion : s'est-il réellement passé quelque chose ici ? Où était-ce important que je sois éloigné de Bébange en ces instants précis ?

Je n'aime pas nager dans le mystère. Je rentre à Bébange et fais à Josse Alzin un rapport optimiste.

Le placement de réfractaires chez des particuliers.

Toutefois, il reste acquis que la police allemande fait peser un danger de plus en plus grand sur notre région. Il ne m'échappe pas que maintenant la concentration de réfractaires en un point déterminé présente des aléas plus graves qu'avant. J'en reviens à méditer sur une idée : le placement d'illégaux chez les particuliers. Cette méthode accroît la sécurité.

Je cite un dernier exemple le prouvant. Celui du citoyen grand-ducal Nicolas Echternach, actuel chef de police à Luxembourg.

En décembre 1943, il part de Beggen vers Rodange et passe à Athus. Ensuite, le château d'If lui ouvre ses portes après la Noël. Il y séjourne environ trois semaines. Plus tard, il nous accompagne à la centrale de réserve établie chez M. Charlier à Guelff. Des démêlés avec Tomiak qui le menace d'un revolver le décide à me demander son transfert. Il prend la succession de Josse Fautsch auprès de la famille Tibésar à Habergy. Il y demeure jusqu'à la Libération, soit environ pendant cinq mois. Pas de problèmes, voyez !... Après la guerre, je me rends compte que parmi les nombreux endroits où les réfractaires et moi-même avons transité, celui de Habergy fut le plus sûr à tous égards.

Au cours d'une visite de routine chez Colomban.

Le sort de tout le monde est lié dans nos actions de Résistance. Ce qui menace notre P.C. de Bébange constitue également un danger pour Aubange et vice versa. Qu'il s'agisse d'initiatives séparées ou mises en œuvre conjointement avec Josse Alzin, elle font courir des risques... dans chaque camp ! Car diverses vicissitudes et des imprévus finissent par créer entre nous des malentendus... Il n'y a pas encore dissension ni sécession. Plus nous nous rapprochons de la date du débarquement espéré et d'autant plus augmentent les traquenards sous nos pas. Les Allemands et leurs amis trouvent certainement qu'il est temps de nous désorganiser ou de nous abattre, par n'importe quel procédé.

J'en parle à Colomban lors de ma visite de routine chez lui. Il n'a pas l'air de m'écouter tellement... ou cherche à détourner la conversation. Il avance vers son bureau, se saisit d'un paquet enveloppé dans du papier journal et me le tend en disant : « Ce sont des feuilles de timbres de ravitaillement. Ils sont destinés aux Israélites qui se cachent à Liège et à Bruxelles. Tu les leur porteras sans tarder. Sans me laisser le temps d'exprimer mon étonnement au sujet d'une telle quantité de timbres, il me donne des directives : « A Liège, tu iras chez un boucher dont le magasin est situé près d'un des quais de la Meuse ; ensuite tu te rendras chez une personne habitant la côte d'Ans. Voici les adresses exactes... » Et il me remet un petit carton blanc. « En ce qui concerne Bruxelles, poursuit-il, la tâche est plus facile. Il suffit de rallier l'Institut Champagnat, square Riga à Schaerbeek et de demander à parler à Frère Pierre ».

Ce religieux mariste (dans le civil M. Pierre Herman) est un pur wallon originaire d'Ambly. Il est un ami de mon supérieur. Et quand j'aurais fait sa connaissance, je serais séduit par cet homme intelligent et perspicace, équipier d'un pur Flamand.

Colomban m'apprend également que je dois rapporter de Schaerbeek un matériel très important, qui permettra d'exempter du travail obligatoire nombre de jeunes gens. Il me parle ensuite de l'itinéraire à suivre pour remplir ma mission et il me glisse en même temps un peu d'argent pour pallier aux surprises possibles.

Il veut détendre un peu l'atmosphère parce qu'il me voit préoccupé. Je crois qu'il pense à la Centrale d'Aubange même s'il ne m'a pas laissé l'occasion de m'exprimer jusqu'au bout.

Il se lance avec verve dans un récit qui nous plonge en plein roman d'espionnage. Il cherche visiblement à me captiver. Quels nouveaux projets sont entrain de mûrir ?

L'anecdote qu'il narre est passionnante : « Il y a quelques jours, je reçois une visite surprise : celle d'un officier allemand... Il est en possession d'une valise bourrée de plans : ceux des fortifications de la côte, du cap Gris-Nez jusqu'à Gravelines. Le tout à vendre pour cinquante mille francs !... A me place, qu'aurais-tu fait ? »

Je réponds que j'aurais été persuadé d'être en face d'un provocateur, que je n'aurais rien laissé paraître de mes sentiments et que j'aurais déclaré à l'étrange visiteur : « Cher monsieur, vous devez avoir commis une erreur d'adresse... »

« Ce n'est pas aussi simple, déclare Colomban... L'officier revenait de permission. Toute sa famille avait péri dans les bombardements. »

Ma mission à Liège et à Bruxelles.

Ce jour-là, pendant la soirée, je me retrouve dans la vaste cuisine du château de Clémaraire. J'ai un service à demander à Thérèse Mathen : me cuire un pain dont je lui donne les dimensions, ensuite l'évider suffisamment pour que je puisse y camoufler un paquet de feuilles de timbres de ravitaillement. Ce pain glissé dans ma sacoche ne pourra éveiller à priori les soupçons.

...Mon regard embrasse la vallée de la Cité Ardente. A l'avant-plan, je découvre un spectacle de dévastation. Cette nuit, les avions alliés avaient pour objectif une gare de formation liégeoise. C'est la première fois que je passe dans un endroit venant juste d'être ravagé par les bombes. L'âcre odeur d'incendie imprègne encore le pays. Un nuage jaunâtre de poussière recouvre des quartiers entiers. Je dévalle la pente... Les installations ferroviaires ne sont pas entièrement rasées, toutefois il y règne un enchevêtrement monstre de matériel. Sous un souffle de géant, des rames de wagon ont été soulevées et se chevauchent ; des locomotives se trouvent sur le flanc, des rails arrachés pointent vers le ciel ; des cratères noirs s'égrènent en chapelet...

Arrivé en bas, je suis obligé d'avancer prudemment. Des fils pendent de tous côtés et tendent des pièges. J'entrevois des équipes fantomatiques d'hommes occupés à déblayer.

J'atteins la rive droite de la Meuse. Le long du quai, une rangée de maisons s'est effondrée totalement. Un agent de ville monte la garde devant l'amoncellement de décombres. Je lui demande de m'indiquer la boucherie où je dois me rendre. Il me dévisage pendant un long moment : « Seriez-vous un parent ou un ami de cette famille ? » Je réponds par la négative. Il semble soulagé et m'avoue : « Il n'y a plus de boucherie !... C'était par là !... ». Il tend le bras en direction des ruines. Je le questionne à nouveau : « Et le patron ? » « Sous les pierres ! dit-il... Il y a quelques autres victimes ».

A Ans, une autre désillusion m'attend. Plus personne n'habite à l'adresse indiquée.

Il ne me reste qu'à poursuivre mon voyage. La route est longue, jonchée par Tirlemont, Saint-Trond, Louvain... et Schaerbeek le terminus.

...Un religieux m'introduit au parloir. Je ne dois pas attendre longtemps avant de voir apparaître celui que Frère Colombar m'a décrit : son ami, Frère Pierre. Plutôt ascétique de visage et portant lunettes, une abondante chevelure déjà grisonnante. Je perçois qu'il est plein de bienveillance à mon égard. Il approche et je lui tends la miche de pain cuite par Thérèse Mathen. « Tout est là dedans, me questionne-t-il ?... Bien ! Bien !... » Il s'inquiète à mon sujet : « Vous avez abattu un nombre considérable de kilomètres... Pour ce soir, le plus sage ne serait-il pas de vous restaurer et de gagner le dortoir ». Car j'aurais besoin de vous demain.

A une réunion du F.I. avec Frère Pierre.

En effet, au matin, je me trouve en présence d'un monsieur qui a très momentanément délaissé le froc pour revêtir des habits de ville. Nous allons nous rendre à une réunion organisée par le F.I. (Front de l'Indépendance) de Schaerbeek. « Retenez bien dit-il, c'est vous le religieux et moi le civil... Je vous présente comme un membre actif du maquis ardennais, disposant là-bas d'un contact intéressant... susceptible de commander à Londres un parachutage d'armes... » Je proteste. Mais il me coupe aussitôt la parole : « Vous avez bien parlé à Frère Colombar d'un certain Reyter et de son chef Freddy?... » « C'est exact, dis-je ! ».

Nous arrivons devant une école communale dont je ne me rappelle pas exactement le numéro. Est-ce quatre ?

Tout un aréopage est réuni. Les présentations ont lieu comme prévu. Celui qui préside expose les difficultés de son groupe à se procurer des armes. Il voit deux solutions : si nécessaire, recourir au marché noir, mais de préférence en appeler aux Belges de Londres. Je ne puis faire que de vagues promesses à ces bouillants Résistants, parmi lesquels je remarque un tout jeune homme en tenue de facteur.

La conversation se poursuit jusqu'à ce que j'aie pris l'engagement de leur ménager un rendez-vous utile, quelque part dans le sud de la province du Luxembourg.

En rentrant à l'Institut, j'exprime mon plaisir de savoir que les postiers bruxellois militent dans la Résistance. « Ce n'est pas un vrai facteur, me révèle l'ami de Colombar. Il s'agit de quelqu'un qui revêt le képi et la pèlerine bleu foncé uniquement pour effectuer clandestinement des levées de boîtes postales. Nous avons intercepté beaucoup de correspondances adressées aux services allemands... »

Frère Pierre me fait l'effet d'être engagé profondément dans la guerre du renseignement militaire. Il me déclare, revenant sur notre entretien avec les membres du F.I. de Schaerbeek : « Promettez-moi de trouver, en tout état de cause, un bon pistolet. Si je demande que vous l'apportiez du fond du Luxembourg, c'est que nous sommes ici dans une situation dangereuse suite à une dénonciation. Un chef de réseau a été arrêté par la Gestapo (Après la guerre, j'apprends que le service auquel il a fait allusion est la ligne zéro). Celui-ci a été conduit à la prison de St-

Gilles et torturé à mort. Le dénonciateur représente une menace constante pour les autres membres du groupe ».

Une indication supplémentaire trahissant une brûlante activité, m'est fournie lorsqu'un autre religieux fait irruption dans le local et interrompt notre conversation : « On signale qu'un train chargé de bombes volantes passera bientôt sur le pont de Denderleeuw ».

Peu avant que je ne prenne congé, un paquet nous est apporté. Frère Pierre l'ouvre et me montre des « Freistellungen » c'est-à-dire des formules d'exemption du travail obligatoire en Allemagne. A celles-ci est joint le faux cachet pour les estampiller. « Nous nous sommes adressés aux mêmes fournisseurs que les Boches, me dit-il. Frère Colombar pourra travailler indépendamment de la Werbestelle d'Arlon ».

Je me dois pourtant de signaler ici que mon chef disposait de complicités. Leurs noms : Reiser de Stockem, Jungers de Bonnert, Bertholet P. de Tontelange et Perl d'Arlon. Derrière ces hommes, se profile toujours le même personnage : Roger Mathen d'Arlon, spécialiste des missions délicates et tout premier collaborateur de Colombar.

...A l'époque, le chemin de fer est lent. Je ne sais quand je puis arriver. Je me trouve seul dans un compartiment depuis mon départ de Bruxelles. Ma sacoche avec son contenu se trouve au-dessus de ma tête, comme un tout vulgaire bagage. J'essaie de dormir sans y arriver.

Nous faisons obligatoirement halte à Jemelle. J'ai déjà un souvenir de cet endroit. Matière à un autre, m'est octroyée à l'improviste quelques secondes après l'arrêt. Je n'ai même pas le temps de sortir de ma demi-somnolence. La portière du compartiment s'ouvre de l'extérieur. Et c'est l'apparition redoutée : un Feldgendarme, revolver au poing. Il contrôle mes papiers d'identité. Après quoi, il aperçoit la sacoche « Qu'est-ce que vous avez là-dedans ? » « Je réponds avec détachement : « Une livre de beurre, monsieur ! ». Il est convaincu du coup. C'est tout juste s'il ne me fait pas un clin d'œil...

Nervosité à la Centrale... et ailleurs.

A quelque temps de là, fin avril ou début mai 1944, lors de mes visites nocturnes à la centrale, je rencontre un Monsieur Mathen inhabituel, au visage fermé par la contrariété. Je le questionne vivement : « Tout le monde est là-haut ? » « Accompagnez-moi au salon, réplique-t-il. Il s'est passé un incident grave ».

Il me raconte comment des personnes sont arrivées en compagnie de Tomiak et ont demandé à pouvoir parler aux réfractaires. Quand il a voulu savoir pourquoi et de quel droit, elles se sont écriées : « Nous n'avons pas besoin de permission ! Si vous refusez, nous reviendrons... » A ce moment, le Polonais est intervenu : « Oui. Nous reviendrons avec une mitrailleuse !... »

Ces propos ont vexé M. Mathen. En outre, il a pris peur. On le comprend !...

« Le jeune homme bouillait de colère, me dit-il. Tout cela ne doit plus se reproduire ou vous m'obligez d'exiger le transfert de la centrale. Rappelez-vous les conditions posées à mon acceptation en octobre dernier. Je ne peux tolérer chez moi l'intrusion d'un homme armé... Il faut que je reste maître chez moi !... »

Je partage les sentiments de notre hôte. Une idée me traverse l'esprit : « Nous avons une centrale de réserve M. Mathen. Notre sécurité est dans notre mobilité... Je vais rendre compte à mon supérieur dès demain. Il prendra une décision qui, j'en suis sûr, écartera tout danger au château ».

Fin mai 1944, je dois rencontrer Roger Reyter. J'ai la chance de le trouver à son domicile, à Waltzing. Je lui expose l'objet de ma démarche : obtenir un parachutage d'armes, au profit du Front de l'Indépendance de Schaerbeek.

Il demeure perplexe. S'il connaît déjà Frère Colomban et apprécie les qualités de celui-ci en tant que chef des Réfractaires, il craint d'être désillusionné par les délégués du F.I. Il voudrait tout d'abord les voir et leur parler. Encore est-il moins que certain de voir Londres accepter la demande de cet organisme. Les armes, une denrée coûteuse, sont réparties parcimonieusement...

Il me signale qu'il s'est développé dans la région un marché noir des armes de guerre. Certaines viennent même d'au-delà de la frontière du Grand-Reich. Il se déclare prêt à m'aider dans ce domaine.

En ce qui concerne les Schaerbeekoïses, il me suggère de mettre sur pied une réunion dans un petit café de Clairefontaine ; le site proche d'Arlon est un des plus discrets. Il suffira de convenir du jour et de l'heure.

Puis le contrôleur du ravitaillement reste silencieux un bout de temps. Il faut avouer qu'il est taiseux par nature. Il me regarde ou plutôt me dévisage. Je ne comprends pas où il veut en venir. Soudain, il extrait d'un tiroir un carton blanc, du format de nos actuelles cartes de visite. Il m'interroge : « C'est vous qui m'avez envoyé ça ?... » Je réplique avec vivacité que je ne lui ai jamais rien adressé du tout. « Je vais en lire un passage, me dit-il : Bébange est devenu un village dangereux. Evitez d'y mettre les pieds... » Puis, il me tend la carte afin que je puisse l'examiner. Des lettres majuscules imprimées et pas de signature. J'essaie en vain d'identifier l'auteur de cette charitable missive.

Je fais mon rapport à Colomban encore le jour même. Il me conseille de ne pas attacher d'importance à l'envoi reçu par Reyter. Il me dit en ponctuant ses paroles d'un rire jovial : « L'un de mes bons collaborateurs est inondé d'inanités de ce genre. Vous devez savoir qu'en tout temps, il fleurit des champions de la lettre anonyme... »

Par contre, il attache beaucoup d'importance à ce qui se passe, en ces moments-ci, au château de Clémaraïse. Il trouve opportun pour la sécurité de la famille Mathen que le groupe de réfractaires soit éloigné vers notre centrale de réserve créée à Guelff. Ce qui ne signifie pas un abandon total de la position. Jusqu'à nouvel ordre, elle demeure sûre.

Il approuve encore le principe d'une rencontre à Clairefontaine, afin de débattre sur les possibilités d'aider le F.I.

Le départ de Clémarais pour Guelff.

Je passe rapidement à Aubange afin d'ordonner les préparatifs de départ. M. Mathen m'avoue qu'il est soulagé. Vivre dans une tension perpétuelle use beaucoup les nerfs. Il nous souhaite de réussir dans notre nouveau repaire aussi bien que la chance nous a souri au château d'If. Par ailleurs, il se déclare prêt à collaborer toujours à notre action.

Je sollicite les frères Tibesar de Habergy pour le transport de notre matériel. Ils acceptent aussitôt. Ils emploieront leur chariot à ridelles attelé de deux chevaux. Je leur demande d'accéder à Clémarais par les arrières, directement à travers labourés et prairies... Non seulement ils sont d'accord pour le déménagement, mais ils proposent d'héberger les hommes dans une vieille maison qui est leur propriété, située au cœur du village de Habergy.

... Nous en sommes maintenant, à Aubange, à attendre l'attelage. Nous avons le sentiment qu'il approche, en dépit du fait qu'il ne s'élève dans les herbes aucun crissement de roues. Un piétinement et le souffle de chevaux se perçoivent de plus en plus nettement quand brusquement le chariot sort de la zone d'ombre régnant à la lisière du bois.

Nous sommes assez riches en équipements : les paquets de ravitaillement, un certain nombre de matelas, la batterie de cuisine et les sacs individuels. Tout ce fourniment est rangé déjà dans le fond du grand jardin. Les Réfractaires continuent à guetter en silence. Notre déplacement a-t-il des chances de passer entièrement inaperçu ? Je l'espère... Nous ferons nôtres quelques règles de camouflage. Mais il reste que le convoi ne sera pas banal.

Un brouhaha joyeux accueille les arrivants. Car ceux-ci et les Illégaux, à l'exception du Polonais, parlent à peu près le même patois luxembourgeois. L'ambiance monte.

Des bras jeunes et vigoureux ont tôt fait de finir le chargement. La nature de celui-ci est dissimulée sous des bottes de pailles apportées de Habergy.

Les Mathen sont là, attentifs, nous évitant d'éventuels oublis (1). Ils forment un groupe un peu mélancolique et je crois deviner l'un de leurs

(1) Joseph Mathen, né à Guelff (Habergy) en 1886, avait épousé le 30 décembre 1915 Marie-Josèphe Schoder († 1937) dont il eut 5 enfants en vie. Joseph Mathen est mort au presbytère d'Arlon en 1973. Il repose au cimetière d'Aubange.

regrets : dommage que la centrale n'ait pu fonctionner jusqu'au jour de la Libération !...

Juste avant que notre équipage s'ébranle, Fernand accourt en apportant un vieux fusil hors d'usage. A nous de le réparer si possible ! L'arme disparaît sous la paille mais je vois encore pointer le canon. Le signal du départ est donné par l'ainé des Tibesar. Le chariot avance et se trouve déjà à quelque distance quand les Réfractaires achèvent leurs adieux aux Mathen « On se reverra !... On se reverra !... Quand ? Bonne chance ! »

Ils sont une bonne dizaine : Mathias Reinart, Amédée Schaul, Joseph Schuler, Nicolas Echternach, Milly Grisius, Henri Schroeder, Henri Becker, François Hermès, Jean le frère de Mathias et le cousin d'Amédée, Pierre Schaul. Sauf oubli ou confusion !... La troupe marche instinctivement sur deux rangs en suivant le chariot. Je pars devant à pied. En cas d'alerte, une dispersion rapide sous les frondaisons du « Breitbusch » sera notre planche de salut. Même l'attelage pourrait s'y camoufler. Notre avantage consiste à ne pas emprunter la route, à profiter du noir le plus épais localisé aux abords du massif sylvestre.

... Nous atteignons le centre de Habergy autour de minuit. C'est à ce moment que je quitte mes camarades leur laissant le soin de s'installer à leur convenance, dans la vieille demeure abandonnée jusque là. Je sais déjà qu'ils ne pourront pas rester plus de vingt-quatre heures. L'eau potable fait défaut. Le délai qui m'est accordé permet de préparer notre retraite à Guelff, dans le grenier de la ferme occupée par M. Charlier.

Les Réfractaires vont vivre à Guelff dans des conditions qui rendront perceptible l'influence du communisme dans la Résistance. C'est également dans ce sympathique petit trou de campagne que vient les surprendre la nouvelle de guerre la plus sensationnelle : **le six juin, les Alliés débarquent sur les plages normandes.** Un frisson galvanise tous les maquis alors que l'ennemi s'acharne toujours davantage à les anéantir.

Tout comme est isolé le château de Clémarais, telle se comporte la ferme de M. Charlier. Il n'y a pas ici de « tour des hiboux », par contre les taillis d'un talus en gradins culminent le site. Pas d'allées et venues, sauf celles de nos hôtes. Une exception cependant : à quelques centaines de mètres habite un individu original : c'est M. Colle ; il est incrusté dans le décor. Je passe maintenant chaque soir devant sa maison sans étage, qu'il a construite de ses propres mains. Il vit là dedans comme un ours solitaire.

Quand il aperçoit les réfractaires, il leur crie déjà de loin : « Salut les Blancs ! » Pas la moindre hostilité ne l'anime ; mais il a plutôt tendance à considérer notre forme de Résistance comme puérile... » Salut les

Blancs » !... Ces interpellations ont dû choquer notre ami Tomiak. Il quitte la centrale sans tambours ni trompettes, en emportant toutes ses frusques. J'apprends qu'il est allé chercher refuge à la cure de Bébange. Mes vœux l'accompagnent (1).

Le ménage Charlier nous témoigne des sentiments chaleureux. Ce sont des Gaumais, des gens qui ont le cœur sur la main... Ils sont du peuple ; ils sont simples et considèrent comme un devoir sacré de nous accorder leur hospitalité... Ils sont même des patriotes inconditionnels. M. Charlier est originaire de Florenville, la terre d'élection des maquis.

Je monte au grenier aux fins de passer une inspection. L'air manque un peu et il fait chaud, en dépit de lucarnes ouvertes. Je ne suis que d'autant plus heureux d'annoncer que le départ pour la grande forêt est maintenant envisagé sérieusement. On peut tout à coup avoir besoin de nous...

Mais encore un autre facteur contribue à entretenir le moral : le ravitaillement que nous dispense M. Claude d'Athus est souvent agrémenté de quelques surprises : des gâteries, des objets de toilette ou autres.

CHAPITRE III

DES ESSAIS DE DEMANTELEMENT DE LA RESISTANCE A LA LIBERATION (Juin - 9 septembre 1944)

Une entrevue insolite.

Notre relative aisance nous attire les quolibets de M. Colle. « Vous n'êtes pas de minables prolétaires, ironise-t-il ?... Avez-vous seulement des armes ?... » Je lui réponds que nous en aurons en temps utile. « Et vous-même, fait-il en s'adressant à moi ? Pas même un moyen de défense personnelle ? » Je lui conseille de ne pas s'inquiéter à mon sujet. Là-dessus, il me propose de venir lui rendre visite un soir. Il me parlera d'une mitrailleuse d'avion et de munitions qui cherchent un acquéreur. De tels propos ne peuvent me laisser indifférents, d'autant moins que mes démarches auprès de Roger Reyter traînent en longueur. Il insiste vivement sur le fait que je dois venir seul... Sa proposition a des relents de traquenard.

Je m'entoure de précautions la nuit où je me rends à son invitation. J'ai en poche un revolver de calibre 6,35 que m'a obligeamment prêté un membre du M.N.B. d'Athus. En outre, les meilleurs de mes hommes, bien dissimulés, cernent la maison. Ils ont pour ordre d'en interdire l'accès à quiconque ou de retenir quiconque pourrait en sortir. Ils y pénètrent si je ne suis pas revenu au bout d'une heure.

Contre mon attente, M. Colle me reçoit bien et se montre diplomate. Il me propose une tasse de café.

Il arrive tout doucement à l'objet de notre entrevue. « Aujourd'hui, vous êtes armé m'affirme-t-il péremptoirement ! » Je me garde de le dissuader de son opinion. Mais avant de me parler de la mitrailleuse, il me réserve un échantillon de propagande : « Vous êtes fils d'ouvrier ! Vous avez la chance d'avoir accompli quelques études ! Que faites-vous dans

(1) Jean Clément TOMIAK, né à Leszno (Pologne) le 23 mai 1923 est décédé à l'hôpital militaire de Bari (Italie) des suites d'un accident d'automobile, alors qu'il était volontaire dans l'armée polonaise du général Anders.

cette organisation de Blancs ? Ce n'est pas votre place, soyez logique avec vous-même ! »

Je ne puis lui répliquer, qu'en ce qui me concerne, la Résistance n'a pas de couleurs politiques, que j'ai dans mon groupe des gars issus de divers milieux et dont l'un ou l'autre est d'ailleurs communiste. Je m'exclame finalement que chacun a droit au respect, que nous sommes tous des frères de combat.

Il ne sourcille même pas. Il poursuit la conversation en disant, à juste titre d'ailleurs, que c'est le moment de se compter. Il me livre sa vision de la future Libération et de l'organisation d'une société nouvelle. « Pour nous le Grand Soir est imminent, déclare-t-il. Les Russes seront ici les premiers. Nos maquisards attendent de prendre le pouvoir. Et croyez-moi, eux sont armés !... »

Je commence à m'impatienter et lui parle de la mitrailleuse. Il est du coup avec les pieds sur terre. Il garde sur sa face ascétique comme un voile douloureux. Il ne fait pas de doute qu'il est hanté par un grand rêve de rédemption sociale.

« Vous n'avez quand même pas assez de pognon pour acheter cette mitrailleuse », lance-t-il. « Auriez-vous septante-cinq mille francs à consacrer pour une telle acquisition ?... »

Quand je revois Colomban, je lui conte ma rocambolesque aventure vécue chez le dénommé Colle. Mon supérieur se contente d'émettre une réflexion : « Une telle somme pour une mitrailleuse, vous n'y pensez pas !... »

Une fois le pays libéré, l'affaire de la mitrailleuse s'est ébruitée. On en parlait comme du monstre du Loch Ness.

Colomban souhaite que je me libère de mes occupations habituelles, pendant deux ou trois jours. Il veut des renseignements d'ordre militaire. Un important nœud routier, Menuchenet, est situé à mi-chemin entre Pali-seul et Bouillon. Les Allemands ont installé à cet endroit une station principale de radio repérage. « Je veux tout connaître à ce sujet, me dit mon chef. Un grand garage se trouve au carrefour. A côté, habite un certain M. Balfroid. Vous vous présenterez à lui en usant du mot de passe suivant : je viens de la part de Jean. Il vous accordera toute son assistance ».

Je vous fais grâce de la relation de cette mission pourtant mouvementée et par ailleurs couronnée de succès. Seul nous intéresse ici l'impact qu'elle eut sur mon entourage et les conséquences irrémédiables qu'elle entraîna.

Je rentre par une nuit de juin lumineuse. Le jardinet devant notre P.C. de Bébange baigne dans les parfums. Je suis sur le point d'ouvrir la porte de rue lorsque je m'aperçois qu'il suffit de la pousser. Je parcours rapidement toutes les pièces de la maison. Josse Alzin a fait procéder à un déménagement total.

A la suite du débarquement allié en Normandie.

Depuis le débarquement du 6 juin 1944, les maquisards attendent des ordres et fourbissent leurs armes quand ils en ont. Des épreuves guettent tout le monde. Car il s'avère rapidement que les Alliés n'apparaîtront à nos frontières que dans quelques semaines. La bataille de Normandie commence seulement à pencher en leur faveur.

Ceux qui traquent les patriotes, toutes les polices allemandes et leurs séides recrutés de l'Ukraine jusqu'aux Pyrénées, essaient de débusquer leur gibier de partout et s'apprêtent pour la mise à mort. Disparitions, arrestations et exécutions se succèdent.

L'ennemi marque des points dans notre secteur. La « Geheime Feld-polizei » fait une triple descente à l'Institut Ste-Marie d'Arlon. Colomban est obligé, le 22 juin 1944, de s'enfuir et de se mettre à l'abri.

Quant à Josse Alzin, il est arrêté à la cure de Bébange, le 4 juillet 1944, au début de l'après-midi. Il a décrit cet événement dramatique dans son livre « Mon curé chez les Nazis ». (Aux Editions F. Fasbender, Arlon : épuisé).

Que s'est-il donc passé, ces deux têtes étant tombées si vite l'une après l'autre ? Qui a eu intérêt à provoquer un tel nettoyage ? Les Allemands bien sûr ! Mais on peut se demander pourquoi leur stratégie a si bien réussi.

On ne peut qu'interroger les faits eux-mêmes et spécialement ceux qui constituent les prémices de l'affaire.

Quand, avant sa fuite, je rencontre Colomban une des dernières fois à Arlon, je reçois de lui deux directives. Me rendre à la réunion de Claire-fontaine où seront en présence : Roger Reyter et les délégués du F.I. Schaerbeekois. Prendre contact avec M. Joseph Decker, instituteur à Barnich, lieutenant de réserve en 1940 (1). Par son intermédiaire, Colomban cherche à obtenir de plus amples renseignements au sujet de Tomiak, qui a provoqué de l'esclandre à la centrale du château de Clémara.

(1) Joseph Decker fut lieutenant de réserve adjoint à l'E.M./III/1er Ch. Ard. en 1940. Il fut reconnu résistant au 1-6-1941. L.B. - A.S. (—A.S.A.) AB/AS. Il devint chef de brigade d'Athus du G.I./5.7 de l'A.S./25. Capitaine-Commandant de réserve honoraire. Il est actuellement en retraite à Barnich.

... Je me revois assis en face de M. J. Decker. Il glisse dans sa machine à écrire un feuillet rose et me dit : « Pour en savoir davantage j'écris à K 16 (Octave Goffinet, sergent des Chasseurs Ardennais à Arlon). J'ai un courrier tout prêt, qui attend dans le couloir... ». Par la même occasion, j'ai demandé à M. J. Decker s'il était d'accord, d'embrigader à l'A.S. ceux de notre groupe qui voulaient bien agir militairement au jour J.

J'ignore, à l'époque, que M. Joseph Decker fait partie de l'Etat-Major de l'A.S. et qu'il commande la région d'Athus. Je ne sais pas non plus que, dans le cadre de ses activités clandestines, il a été rendre visite à Josse Alzin. Ses contacts avec ce dernier se borneront d'ailleurs à cette unique démarche.



Joseph DECKER, de Barnich

entouré des membres aubangeois de l'Armée Secrète (A.S.)

Compagnie d'Athus (1940-45)

Il faut y ajouter M. l'abbé Ch. Gangler, curé de Wolkrange, Mathen Roger, d'Arlon, Longton Vincent (est-ce Freddy ?), Lahier Ad., Pirotte M. et Gauché P. d'ailleurs.

L'entrevue de Clairefontaine.

Clairefontaine est une des promenades dominicales des Arlonais. Lieu tranquille avec ses prairies et ses bois où coule l'Eich. Au courant de la première quinzaine de juin 1944, l'unique café du lieu, tenu par son propriétaire Léopold Wagner, héberge des gens insolites. Deux puissantes limousines noires sont en stationnement. Sur chaque pare-brise figure un laisser-passer émanant des services du Secrétaire Général au Ravitaillement De Winter. On pourrait croire que les Burxellois sont venus en mission officielle. Partout, ailleurs qu'à Clairefontaine, ces derniers auraient provoqué une forte sensation.

En face de ces Messieurs, Roger Reyter et moi-même ne payons pas de mine. Et cela bien que Reyter occupe à lui seul un côté de la table ! Nous demandons à Léopold Wagner de nous laisser seuls. Je suis debout à l'écart et me sens extrêmement tendu. Je mesure toute la méfiance que le contrôleur du ravitaillement éprouve à l'égard de ces inconnus et quand se pose la question d'organiser un parachutage d'armes, il demeure réticent. Sa position est la suivante : je ne suis pas habilité à prendre de telles responsabilités... Et à supposer que nous disposions de la possibilité d'appeler Londres, quelle serait la réponse ? Il y a aussi tous les aléas...

R. Reyter prend toutefois garde de former la porte à de futures négociations. Il assure les Schaerbeekoïses de tout son appui s'ils désirent trouver des armes par d'autres moyens.

Après le départ de nos visiteurs, il suggère une réunion à trois : Colomban, lui-même et moi. Il n'est pas encore exclu que le F.I. de Schaerbeek puisse obtenir satisfaction. Donc un problème à étudier davantage ! Après consultation de mon supérieur, le rendez-vous est fixé à l'Institut Sainte-Marie, le 22 juin 1944.

Le 22 juin 1944

Ce jour-là, il est environ 16 heures quand je dépose ma bicyclette à la conciergerie de l'Institut. Je m'engage d'un pas rapide dans la cour d'honneur pour rejoindre la chambre de Colomban. D'instinct, je lève la tête vers le clocheton de la chapelle. Je suis stupéfait d'apercevoir une main qui me signale de m'éloigner. La voix assourdie de mon chef tombe d'en-haut : « Rendez-vous chez M. Orban ! A tout de suite ! »

Je ne sais pas encore exactement ce qui se trame. Il n'y a aucun mouvement nulle part. En reprenant mon vélo, je remarque l'absence de concierge. Peut entrer qui veut !... Et surtout, je n'ai pas conscience de courir un danger imminent.

Quelques instants plus tard, nous voici rassemblés au n° 45 de la rue des Deux Luxembourg, chez l'instituteur Orban. Mon chef semble tout à fait calme, comme invulnérable. Mais peut-être est-il quand même un rien ému, car, contrairement à ses habitudes, il m'interpelle par mon prénom au lieu du patronyme : « Albert, tu l'as échappé belle ! Si tu étais entré par la grande porte, près du réfectoire, tu étais refait. Deux agents de la Geheime Feldpolizei sont embusqués là... Tout à coup, il s'exclame jovialement : ce n'est pas ce 22 juin, le jour de notre capture !... »

C'est un fait que maintenant un péril plus grand plane sur « Psichari de Latour » et sa cohorte d'adjoints. Malgré les circonstances, il garde le privilège de distribuer ses derniers ordres : « Allez-vous placer sous la protection de Mademoiselle Marie Tempels, c'est une parente de Frère Etienne Tempels ; elle est une responsable régionale du M.N.B.... Pour ce qui me concerne, je vais rejoindre Frère Pierre à Schaerbeek... Vous m'apporterez là-bas la comptabilité du service et la liste des effectifs ! Attendez tout de même que le calme soit revenu !... »

Ces préparatifs de départ me navrent. Hélas ! les décisions à prendre sont inéluctables. Brusquement, Colomban se rappelle le rendez-vous à trois. « Avez-vous des nouvelles de Reyter, me questionne-t-il ? » Il devine à mon air embarrassé que je n'en ai pas du tout... Je prends congé de mon chef pour ne le revoir qu'ultérieurement, dans la capitale. Au préalable, il me laisse cependant une somme de cinq mille francs destinée à l'acquisition d'armes sur le marché noir (1).

(1) Frère Colomban, Joseph Van Herzele dans le civil, est né à Poperinghe le 24 décembre 1897 et est décédé à Uccle le 25 avril 1955. Il a été décoré de nombreuses médailles de la Résistance belge et luxembourgeoise.

Michel Servais se présente le 4 juillet 1974, vers 18 heures, au domicile de l'officier et lui raconte les arrestations qui venaient d'avoir lieu à Bébange. Il ajoute qu'il s'est enfui à Weyler et demande avec insistance qu'on lui indique un refuge, une adresse d'amis sûrs... Il décrit sa dramatique et spectaculaire évasion à bicyclette, les rafales de mitraillette des gens de la Gestapo, etc...

Une nouvelle fois pris de soupçons devant cette rocambolesque narration, l'officier répète qu'il ne fait pas de résistance, qu'il ne connaît pas de résistants et qu'il n'a nullement envie de s'attirer des ennuis en cachant un adversaire des autorités occupantes. Et il ajoute : « Puisque vous faites partie de la résistance, adressez-vous à vos amis, vous êtes sûrement organisés, n'est-ce pas ! Qui connaissez-vous ? Chez qui iriez-vous en toute confiance ? »

Au lieu de répondre, Michel Servais se trouble et bafouille des choses vagues. Et l'officier, continuant sa comédie, presse Michel Servais de questions. Finalement, Michel Servais donne un nom (un vrai résistant aurait-il révélé un nom à un non-résistant ?) d'un habitant de Waltzing. Mais il affirme que la cachette de Waltzing est peu sûre, que le temps lui manque. L'officier prie Michel Servais de se retirer séance tenante car il désire éviter les ennuis, aussi bien pour lui-même que pour sa famille. Michel Servais s'en va.

Tard dans la soirée, l'officier se rend précautionneusement à Waltzing, chez l'homme dont Michel Servais a dit le nom. Cet homme n'est pas chez lui. C'est une femme taciturne, plantée sur le seuil de la maison, qui reçoit l'officier. Ce dernier lui demande : « Veuillez dire à R. que Josse ALZIN et le Polonais sont arrêtés et que Michel Servais a pu s'échapper ». La femme répond « Oui ! ». Et l'officier rentre chez lui.

Il a le sentiment qu'on a essayé, premièrement, de l'attirer à Bébange pour l'arrêter. Deuxièmement, comme le piège n'a pas fonctionné pour lui, l'ennemi avait mis au point tout un scénario (l'évasion de Michel Servais) pour permettre à Michel Servais de s'infiltrer dans le réseau supposé de l'officier (« Donnez-moi une adresse, cachez-moi ! »).

En conclusion, l'officier A.S. estime qu'un lourd fardeau de graves présomptions pèse sur Michel Servais. Mais, il n'a pas de preuve.

Cependant, trente-trois ans plus tard, il apprend qu'aucune réunion de résistants n'était prévue le 4 juillet 1944 à Bébange...

Le 4 juillet 1944.

En ce qui concerne Reyter, je m'impatiente de ne pas recevoir les armes promises. Il s'agit de deux revolvers, de deux grenades à main et de pas mal de munitions : des balles de calibre 9 mm. La date qui s'inscrit au calendrier est celle du 4 juillet 1944. Il est à peine dix heures du matin. J'entre dans la maison de mes parents, venant de notre P.C. déserté. Une surprise m'attend. Un colis entouré de papier gris, mal ficelé, traîne sous une table. Je le soupèse et comprend aussitôt que c'est la livraison tant attendue. Vu son caractère dangereux, je prends la résolution de l'emmener sans délai et je commence à préparer mon voyage pour Schaerbeek.

Je m'enquiers auprès de mes parents sur l'origine du paquet. Ils me disent : « Ce n'est pas Roger Reyter qui l'a apporté, nous le connaissons. C'est un très jeune homme de taille moyenne ; il était pâle comme un mort... ».

J'ai beau me creuser la cervelle, je ne parviens pas à mettre un nom sur ce portrait sans doute un peu vague. Quelques jours après l'arrestation de Josse Alzin, j'apprends qu'il s'agit de M. Servais. Jusque là, j'ignorais qu'il collaborait avec le contrôleur de ravitaillement. Mes parents me signalent également que ce jeune homme est allé droit à la cure de Bébange. Je dois avouer qu'à ce moment-là, tous ces détails me laissent pratiquement indifférent.

Mon groupe de réfractaires n'est pas impliqué. Le dimanche 25 juin 1944, il a pris à travers les bois, la direction de Florenville.

Je pars pour Bruxelles, je quitte mon domicile vers onze heures. La présence des armes chez mes parents, pendant une heure, c'est déjà trop de risques ; je mets fin à cette situation.

Pour échapper à tout contrôle, je prends le train à Aubange et, selon mon habitude, j'emmène mon vélo dans le fourgon à bagages. J'ai un train pour Bertrix à treize heures. Ce dernier endroit est à éviter à cause des fouilles auxquelles procède la Feldgendarmérie. Je descends à Gedinne et m'en vais solliciter l'hospitalité, pour la nuit, à M. le curé de Hautfays, M. l'abbé Reuter, qui est natif de Bébange et possède la maison où Josse Alzin et moi-même avons œuvré si longtemps.

Il me réserve d'ailleurs le meilleur accueil, teinté d'un peu d'humour en ce sens que le noble vieillard qu'il est, pense avoir affaire non pas à moi, mais à l'un de mes frères. Le lendemain matin, sous un soleil resplendissant, je fais route vers la Meuse...

Quand je rentre de mon voyage, qui a duré trois jours et trois nuits, je suis mis au courant par ma mère, du drame qui s'est joué au presbytère : Josse Alzin arrêté en compagnie de Tomiak et de Servais. Je suis consterné pour mon vieil ami.

Etant donné que la petite histoire peut s'enrichir d'une foule de détails, je signale que dans la prise effectuée par la police allemande ne figure aucun parachutiste anglais.

Retour du camp de concentration de Neuengamme, Josse Alzin écrit : « Mon Curé chez les Nazis ». Il ne mentionne nulle part que, le jour de son arrestation, un parachutiste anglais devait présider une réunion à la cure. D'autre part, et sans doute est-ce pur oubli, il ne fait pas état du fait qu'il a accueilli M. Servais vers dix heures du matin.

De toute façon, M. Servais n'ira pas au bain (1).

Ces derniers événements ne semblent pas concerner la centrale du château d'If. Le dispositif que nous avons créé reste entièrement opérationnel. Quelques jours avant la Libération aux environs du 15 août, certains de ses anciens hôtes réapparaissent à Clémara.

Quant à moi-même, il ne me reste qu'une solution : rejoindre mes hommes au maquis de la ferme de Davihat, à Sainte-Cécile, où j'arrive le 20 juillet 1944.

L'histoire, fût-elle qualifiée de petite, s'érige avec le recul du temps, en juge impartiale.

(1) Michel Servais, né à Sélange le 22 novembre 1922, est décédé à Kleinbittgen (Grand-Duché de Luxembourg) le 26 mars 1969, à l'âge de 47 ans. Il a été enterré à Sélange (Belgique).

POSTFACE

Neuf septembre 1944. Les avions américains bombardent et mitraillent la grand-route entre Aubange et Arlon. Les G.I.s sont en route venant de Halanzy.

Ardemment désirée et pendant si longtemps, enfin, la liberté approche... La Liberté !... Je pense au célèbre poème d'Eluard.

Des têtes s'affolent, les plus maîtres d'eux-mêmes se sentent grisés... Si, dans quelques heures, le mot « Résistance » n'aura plus tout à fait la même signification qu'auparavant, c'est pourtant d'elle que sortiront les effectifs nécessaires pour accomplir des tâches nouvelles.

Mais les gars de la Résistance locale, et spécialement les membres de l'A.S.A. (Armée Secrète des Ardennes), avec à leur tête, le gendarme Maréchal des Logis Debeffe, sont en effervescence depuis le sept. Si des brassards leur ont été distribués, pas d'ordres encore... Ils sont en passe de connaître subitement les affres de ceux qui ont été obligés de tenir le maquis : prendre des initiatives et ne compter que sur soi (1).

Bientôt, le chef du groupe A.S.A. d'Aubange reçoit tout de même des directives : « Ne pas agir avant l'arrivée des Alliés !... » Mais alors, ne sera-t-il pas trop tard ? Non ! loin de là !... On lui a donné également le texte d'une affiche à faire imprimer et à placarder. L'imprimeur Clément Agnessen en tire cinq cents exemplaires, acheminés sans délai vers les supérieurs.

En date du 2 octobre 1944, l'A.S.A. établit le rapport sur ses activités.

(1) Il y a lieu d'être très prudents, de façon à éviter un drame du genre de celui que connurent ce 3 septembre, un dimanche après-midi : Norbert Van Brabant et Julien Burton d'Aubange en tirant sur une voiture allemande... Un Feldwebel les abat. La rage du sous-officier n'étant pas encore assouvie, il procède d'abord à deux pendaisons près de la gare d'Athus, non loin de l'école des Frères Maristes ; ensuite, il va chercher du renfort à Aubange. Les Allemands mitraillent la Grand-Rue d'Athus avant de reprendre la route de Pétange (G.-D. de Lux.).

Le premier jour, celui de la Libération :

Les hommes ne sont que médiocrement armés : Debeffe avec le concours de Georges Reyter n'a pu récupérer, durant les quatre années de guerre, que deux fusils allemands et trois pistolets. Signalons en passant, que Georges Reyter a rendu de nombreux autres services sous l'occupation : chef du ravitaillement, il remit des timbres de ravitaillement à Josse Alzin et, en outre, le Polonais dont il est question dans mon récit, allait chercher du ravitaillement au magasin de son père.

Le groupe se met à la disposition des Américains en expliquant à ceux-ci, que les Résistants ont pour mission de faire respecter l'ordre d'arrêter les traîtres et d'empêcher le pillage. Ses hommes sont rassemblés près de la maison communale d'Aubange. Les uns sont chargés de patrouiller dans les rues d'Aubange, les autres sont placés le long de la route Virton-Athus aux fins de dégager le passage et d'empêcher que l'avance des Alliés ne soit retardée.

Le maréchal des logis Debeffe, accompagné de quelques-uns d'entre eux décide d'aller voir ce qui se passe à Athus. Des habitants signalent la présence d'Allemands dans les caves de la rue de Pétange ainsi qu'au home Saint-Etienne. Les Américains sont aussitôt prévenus et l'opération de nettoyage est menée conjointement avec eux. Le chef du groupe A.S.A. fait prisonnier un officier allemand dont il confisque la mitraillette et se l'approprie.

Bilan de toute l'opération : soixante prisonniers, cinquante-cinq fusils, quelques mitraillettes et beaucoup de grenades et de munitions. Les armes sont placées en dépôt surveillé au home Saint-Etienne tandis que les prisonniers sont dirigés vers l'école du Centre.

Au retour à Aubange a lieu la capture de deux voitures allemandes. Une reconnaissance est lancée en direction de Halanzy. Constatation : si l'ordre règne, les armes font totalement défaut.

A ce moment de la journée, l'A.B./A.S. et le M.N.B. se mettent d'accord au sujet de l'installation d'un rôle de garde pour la nuit. Debeffe et A. Hanzir décident également de la mise au point d'une liste de traîtres à arrêter. Durant huit jours, Georges Reyter collaborera, avec la brigade de gendarmerie, de grand matin jusqu'à bien tard le soir, pour établir des dossiers.

Hanzir et ses hommes ne perdent pas de temps et procèdent aux arrestations qui ont été décidées : hommes et femmes sont conduits à la gendarmerie pour être interrogés ; ensuite, ils sont dirigés vers la prison d'Arlon.

Autour de cinq heures de l'après-midi, le chef du groupe A.S.A. accompagné de quelques-uns de ses soldats, retourne à Athus. Les armes du dépôt ont été distribuées à son insu. Tant bien que mal, il en récupère quelques-unes et les rapporte à Aubange. Mais auparavant, il a fait placer des gardes à la frontière de Rodange, dans le but de contrecarrer de petites infiltrations ennemies.

En rentrant à Aubange, une mauvaise nouvelle le surprend. Des Allemands revenus à Messancy y ont incendié quatre maisons. Il se rend tout de suite dans ce secteur. Parmi ceux qui l'accompagnent, il y a entre autres Jacques Bourdouxhe, Maurice Dewulf, Omer Steiver, Alfred Genin et N. Muller. Les habitants de Messancy leur apprennent que les Boches se sont retirés vers Arlon.

Deuxième jour :

Les opérations de nettoyage se poursuivent le 10 septembre. L'équipe constituée par le gendarme se rend à Barnich, chez le chef de brigade, le lieutenant J. Decker. Une petite escarmouche a lieu dans le village. Résultat : deux prisonniers.

En compagnie du chef de brigade, la petite troupe retourne en direction de Hondelange où elle se heurte à une formation allemande de quinze à vingt hommes, disposant de deux fusils mitrailleurs. Un bref engagement s'ensuit, au terme duquel, l'ennemi lâche prise en abandonnant sur le terrain, les deux fusils mitrailleurs et en outre des fusils et des havre-sacs. Chemin faisant un incident du même genre éclate à Turpange. Son issue heureuse permet la saisie de trois voitures et à nouveau de quelques fusils.

Entretemps, des habitants de Hondelange sont venus signaler la présence d'éléments de la Wehrmacht dans le bois de Weyler. Le combat est engagé et ça chauffe tout de suite. Il semble que l'ennemi soit en nombre. La fusillade devient telle que la façade de la gare d'Autelbas est bientôt criblée de balles. Les Américains alertés viennent à la rescousse, mais ils ne sont que quelques-uns, de telle façon que le repli finit par s'imposer. La force allemande accrochée était composée de quatre cents hommes.

Troisième jour :

Des Allemands s'étant montrés à Halanzy, il est procédé à une battue qui reste cependant sans résultats.

Ajoutons que les patrouilles de l'A.S.A. sillonnent la région jusqu'au 14 septembre. Elles tombent partout dans le vide car le Boche est parti...

La Résistance aubangeoise a fait à elle seule vingt-trois prisonniers.

.....

La population d'Aubange, dans la liesse, ne se doute ni ne s'inquiète de ces beaux faits d'armes...

Dans sa mémoire, restent gravés les événements de la première journée de la Libération et la date : 9 septembre 1944.

Dans « Un Aubangeois raconte : 1940-1945 » Monsieur Léon Delchavée rapporte à la page 28 : « ... Enfin, lorsque le 9 septembre, se profila au tournant de la rue Perbal, la silhouette du premier tank américain, ce fut du délire... »

« ... Dans l'un des premiers blindés, se trouvait le prince héritier, Jean de Luxembourg, impatient de rentrer au pays et qui fut l'objet d'une ovation toute particulière. Joseph Mathen n'était pas peu fier d'avoir été le premier à le reconnaître et à lui serrer la main ».

Les Réfractaires de Clémaraïs, surtout parmi eux les Grands-Ducaux, eussent été comblés non seulement de partager la joie populaire mais, principalement, d'être aux côtés de Monsieur J. Mathen leur bienfaiteur, pour accueillir et applaudir leur prince.

19 mars 1977

A. FURST

1160 Bruxelles



En août 1944, peu avant la Libération, le maquis des « Insoumis » dans la minière de Musson-Halanzy. Les Allemands essayeront de le démanteler.

De haut en bas et de gauche à droite :

1^{re} rangée : 1. Guillaume Serge, de Musson (surnommé « Diane »). 2. Russe, réfugié à la Minière lors de l'attaque par les Allemands. 3. Sauvenay Louis, 42, rue de Luxembourg, Habay-la-Neuve (Carlos). 4. Less Norbert, d'Aubange, (« L'Ecuireuil »). 5. Van Bequin Michel d'Uccle, tué au maquis, lors de l'attaque par les Allemands. 6. Donnertz Edouard dit Henri, de Bruxelles.

2^e rangée : 7. Schouvareff Constant (Polonais), de Cosne. 8. De Meyer..., d'Arlon. 9. Un luxembourgeois - nom inconnu. 10. Britschowsky... (russe), de Cosne. 11. Schumaker Camille, de Saint-Léger.

3^e rangée : 12. Huet Alphonse, d'Athus. 13. Delvaux André, de Gorcy. 14. Poles Pierrot, d'Aubange. 15. Tarakude Encanon (Russe), tué à Musson.

Mignon François, de Piedmont, ne figure pas sur la photo. Il était rattaché au F.I. maquis de Vaux (Fr.), situé en face de la minière belge. Mignon fut tué lors de l'attaque de la mine ainsi que les Russes suivants :

Taraknob Emanon, né à Nackalo en 1921 ; Carahéol Yvan, né à Kill en 1922 ; Isparovika Aka, né à Tmarenpag en 1920.

A l'extrême droite : Christian Guillaume (cousin de Serge), de Musson et qui, à l'époque, était retenu prisonnier par le maquis.

Parmi les membres du maquis, on comptait aussi Roger Dropsy, de Saint-Léger et André Grégoire, de Rachecourt.

Le maquis des « Insoumis » n'était pas un maquis de résistance civile, comme l'était la Centrale de réfractaires de Clémaraïs, mais un maquis de résistance armée.

Le travail des Insoumis était surtout de sauver la vie des jeunes résistants (qui refusaient de travailler en Allemagne), de ravitailler Bruxelles en dynamite, de rapatrier les Anglais tombés en Belgique ou en Allemagne. Pour ce dernier travail, le chef était Marcel Marchand. Jungblut Jules, d'Arlon, était un intermédiaire.

Au fait, que devient Roger Reyter, me dis-je ? Cette pensée me trotte en tête tout le long du chemin de retour à Bébange, une route avec des détours inhabituels, à travers la campagne par Sesselich, Toernich et Wolkrange... je perds de mon assurance, en sachant de façon certaine que la sécurité ne règne plus.

Au sujet de l'arrestation de Josse Alzin.

Chez moi, ma mère s'empresse de me raconter que quelqu'un est venu me demander sur le coup de seize heures. Je la prie de me faire la description du personnage. « Grand... bérêt alpin... long manteau noir... il s'exprime en patois de la région d'Arlon... il a un vélo... » Plus aucun doute n'est possible, c'est mon contrôleur du ravitaillement ! Quelle idée de prendre la direction opposée à celle de notre important rendez-vous ! Ou bien, il a un flair terrible... ou des tuyaux précieux. Le rencontrant à peu de temps de là, je lui remets les cinq mille francs de Colomban aux fins d'acheter quelques armes. A cette occasion, il m'assure de toute sa sympathie, dans les nouvelles conditions où je suis placé pour effectuer mon travail clandestin.

Parallèlement à la fuite de Colomban, l'arrestation de Josse Alzin se prépare à travers une série de faits troublants.

Voici à ce propos un témoignage précis.

Vers le 25 juin 1944, un officier de l'A.S., le Lieutenant J. Decker, instituteur à Barnich, est abordé dans la rue à Arlon par le sieur Michel Servais qui se présente et se dit chargé d'un message de Josse Alzin.

Michel Servais assure qu'une réunion importante de chefs de la résistance (?) aura lieu à la cure de Bébange le 4 juillet à 17 heures. Il affirme qu'un envoyé de Londres y viendra pour donner des ordres.

L'officier qui ne connaît pas Michel Servais, s'étonne et s'inquiète : la rencontre est insolite, et l'idée d'une réunion de « chefs » de la résistance en présence d'un envoyé de Londres lui semble suspecte. Il flairé un traquenard et répond qu'il ne comprend rien, qu'il ne s'occupe pas de résistance, que cette affaire ne le concerne nullement et qu'il n'a pas envie d'avoir des ennuis.

Dans les jours qui suivent, il se renseigne discrètement sur Michel Servais et signale sa curieuse rencontre à son contact K 16 (Goffinet) et demande à ce dernier s'il doit oui ou non se rendre à cette prétendue réunion le 4 juillet 1944.

Mais K 16 ne répond pas et les jours passent. Aussi, l'officier décide-t-il de ne pas participer à cette « réunion », échappant ainsi à la souricière. Celle-ci a été, semble-t-il, bien organisée.

TABLE DES MATIERES

	Pages
PREFACE	3
AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE I — La Résistance se prépare	
C'était l'été ! En 1943	9
Avec Josse Alzin et Frère Colomban	11
Une rencontre décisive	12
Dans l'engrenage	14
« La Fusée » - 1er numéro	16
La centrale des réfractaires de Clémaraïs	18
La vie de réfractaire	20
Diffusion de « La Fusée »	21
CHAPITRE II — La Résistance à Clémaraïs (Novembre 43 - Mai 44)	
Le 20 novembre 1943 au château d'If	25
Les jours suivants	27
Trois Athusiens à la Centrale de Clémaraïs	29



Cinq bouches à nourrir	31
Une inspection en règle	33
Un précieux fournisseur	35
Des réfractaires grand-ducaux à la Centrale	37
La vie à la Centrale	39
Un Noël de guerre	41
Une perquisition manquée	44
C'est l'hiver : il fait froid	45
Des expéditions nocturnes	47
A Habergy, placement d'un réfractaire chez Josse Tibesar	50
A Bébange, placement d'un réfractaire polonais	52
A Battincourt, chez M. le curé Paul Ley	53
A Bébange, la visite du contrôleur du ravitaillement ?	55
D'Arlon, un message de Frère Colombar	56
Nicolay Paul, ma nouvelle identité	57
Une mission en perspective	58
En route vers Dison, via Jemelle et retour	60
Le printemps de 1944 au château d'If	62
Une visite à mon chef Colombar	64
Une rencontre insolite dans la nuit	65
Des manœuvres à Bébange ?	67
En route vers Waltzing	68
Le placement de réfractaires chez des particuliers	69
Au cours d'une visite de routine chez Colombar	70
Ma mission à Liège et à Bruxelles	72

A une réunion du F.I. avec Frère Pierre	74
Nervosité à la Centrale... et ailleurs	76
Le départ de Clémaraire pour Guelff	78

CHAPITRE III — Des essais de démantèlement de la Résistance à la Libération (Juni - 9 septembre 1944)

Une entrevue insolite	81
A la suite du débarquement allié en Normandie	84
L'entrevue de Clairefontaine	86
Le 22 juin 1944	87
Au sujet de l'arrestation de Josse Alzin	89
Le 4 juillet 1944	91

POSTFACE

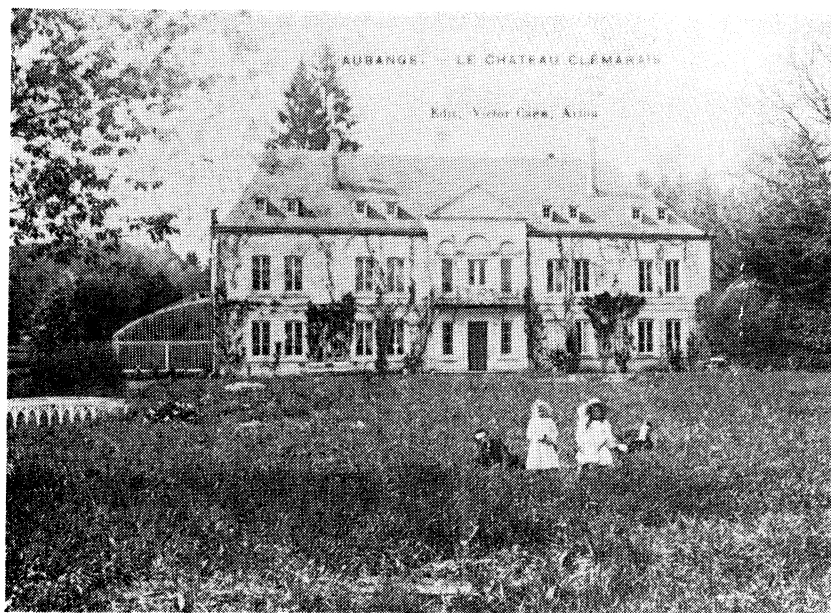
Le premier jour, celui de la Libération	94
Deuxième jour	95
Troisième jour	95

Imprimerie
LES PRESSES DE L'AVENIR, S.A.
6700 ARLON

CLEMARAIS

DANS LA GUERRE

(1943 - 1944)



Albert FURST

1977